AUGUSTE

ET

FRÉDÉRIC.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE.

AUGUSTE

ET

FRÉDÉRIC.

PAR MADAME DE B***,

Auteur de *la Suite d'un Bal masqué*, etc. etc.

TOME PREMIER.

PARIS.

H. NICOLLE, à la Librairie Stéréotype, rue de Seine, n°. 12.
MARADAN, Libraire, rue Guénégaud, n°. 9.

M DCCC XVII.

PRÉFACE.

Comme je n'ai pas l'intention d'excuser la foiblesse de cet Ouvrage en affirmant qu'il n'étoit pas destiné à voir le jour, que les instances de mes amis m'ont seules engagée à le faire paroître, je ne ferois point de préface sans le désir que j'ai d'aller au-devant de la critique sur le principal défaut de ce roman. Je veux parler de la double action, défaut qu'il m'a été impossible d'éviter, puisque j'avois pour but de prouver qu'un état mé-

diocre, dans ce monde, nous laisse toutes les chances de bonheur et de tranquillité, tandis qu'un état brillant nous les enlève presque toujours. Je ne pouvois développer cette idée sans la ressource des oppositions : j'ai donc été forcée de renoncer à l'unité d'intérêt. J'ai mis en scène, depuis leur enfance jusqu'à leur vieillesse, deux êtres également bons, honnêtes, spirituels, et possédant chacun ce qu'on appelle un caractère heureux; en sorte que la différence de leurs destinées naît uniquement de leur différente situation dans la société. Sans doute, ma première idée est extrêmement triviale; on l'a traitée de cent

manières ; mais on pouvoit la traiter encore, puisque les hommes n'en paroissent pas convaincus, et que les plus sages négligent d'en faire la règle de leur conduite. D'ailleurs, quelle idée est neuve aujourd'hui ? Contentons-nous qu'elle soit juste, pour lui permettre de servir de base à un ouvrage d'imagination.

Je regrette aussi beaucoup, n'ayant mis en scène qu'un seul de mes compatriotes, d'avoir été obligée de le représenter d'une manière peu favorable ; si le caractère que j'ai tracé cependant fut jadis éminemment français, on ne le retrouve plus parmi nous ; les récits de nos vieillards et les

Mémoires du temps passé, m'ont seuls donné l'idée d'un marquis de Préval. Cette espèce d'homme, qu'on appeloit des *roués*, et dont le brillant maréchal de Richelieu, par exemple, fut si long-temps le modèle, a totalement disparu. Depuis le commencement de notre révolution, des événemens si terribles, des intérêts si majeurs ont occupé tous les esprits, qu'on rougiroit aujourd'hui de la réputation d'homme à bonnes fortunes; les riches propriétaires, d'ailleurs, étant devenus fort rares, le nombre des oisifs a prodigieusement diminué; chacun est maintenant occupé d'une manière quelconque, et personne n'a

le temps de *séduire;* car, n'en déplaise à la fatuité, la plus médiocre conquête coûte encore beaucoup de soins.

Il me resteroit, sans doute, à demander grâce pour le foible mérite de ce roman, le premier que j'écris; puisque je n'ai encore travaillé que pour le théâtre; mais je sais bien que, s'il présente quelqu'intérêt, on me pardonnera ses imperfections; s'il ennuie, on ne me pardonnera rien, et on aura raison.

AUGUSTE

ET

FRÉDÉRIC.

CHAPITRE PREMIER.

Dans un royaume d'Allemagne, qu'on s'abstient de désigner pour ne point faire connoître les véritables noms des personnages, vivoit une riche veuve, qui, depuis plusieurs années, servoit de mère à deux enfans, orphelins dès leur plus jeune

âge; ces deux enfans étoient cousins, ils sortoient d'une noble famille, mais ils ne possédoient aucune fortune. La comtesse de Waltoff (nous l'appellerons ainsi), n'ayant point d'héritiers, les avoit pris chez elle à la mort de leurs parens, qui avoient péri le même jour par suite d'un accident funeste, et elle les avoit fait élever comme ses propres fils. Auguste et Frédéric de Mulden ne tardèrent pas à se montrer dignes des soins de leur bienfaitrice; les liens de la reconnoissance les attachoient à elle autant que l'auroit pu faire ceux du sang, et la comtesse elle-même avoit mis en eux tout le bonheur de sa vie. Elle voyoit surtout avec joie la tendre amitié qui existoit entre les deux cousins; ils ne se donnoient jamais que

le nom de frères ; on eût dit qu'ils n'avoient qu'une âme, et les goûts de l'un devenoient bientôt les goûts de l'autre, quoique leurs caractères fussent très-différens. Dès l'âge de douze ans, Auguste se montroit pensif et mélancolique. Frédéric, au contraire, étoit vif, gai, et sujet à des emportemens que la douceur de son frère tempéroit quelquefois, mais ne corrigeoit pas. C'étoit surtout dans leurs études que cette différence devenoit plus sensible. Frédéric apprenoit tout avec une facilité excessive; à peine le maître s'étoit-il expliqué qu'il avoit compris, tandis qu'Auguste n'obtenoit le moindre succès que par un travail prodigieux; mais ce qu'li avoit appris, il ne l'oublioit plus; sa mémoire ne conservoit rien de con-

fus, et s'il paroissoit avoir peu d'idées, au moins n'en avoit-il pas une seule dont la justesse et la clarté ne fussent remarquables. La comtesse leur ayant donné des maîtres de toute espèce, il arriva qu'à quinze ans Frédéric passoit pour un petit prodige, et Auguste pour un bon travailleur, qui pourroit acquérir quelque instruction. Leur éducation étoit à peine finie, Frédéric touchoit à sa dix-neuvième année, et Auguste n'avoit que dix-huit ans, lorsque la comtesse de Waltoff fut attaquée d'une maladie mortelle. Au moment d'expirer, elle fit venir ses deux enfans, et rappelant le peu de forces qui lui restoit : « Je vais vous quitter, leur dit-elle, et je vous laisse bien jeunes encore maîtres de vos actions et de tout mon bien : un hon-

nête tuteur en prendra soin jusqu'au jour de votre majorité, qui n'est pas éloigné. Ma fortune vous suffiroit, je le sais, pour vivre tranquilles et avec aisance; mais je redoute pour vous une oisiveté toujours dangereuse; j'espère donc, mes chers enfans, que vous accomplirez ma dernière volonté, en vous choisissant un état, une occupation quelconque. Vous, mon cher Auguste, dont la raison et l'esprit réfléchi ont devancé l'âge, guidez votre frère dans le choix qu'il fera. Ses talens sont brillans, et peuvent le mener à tout; mais il a besoin de vos conseils pour modérer la fougue de son caractère. Promettez-moi de ne jamais l'abandonner dans les orages qui menacent sa vie; promettez-moi... » Auguste, que ses

sanglots étouffoient, leva une de ses mains vers le ciel, tandis que de l'autre bras il serroit Frédéric sur son cœur. — « Je vous entends, je vous entends, dit la comtesse d'une voix qui s'éteignoit entièrement, je meurs tranquille..... Adieu, mes chers enfans.... soyez heureux.... Que l'honneur vous guide comme il a guidé vos ancêtres.... Pensez quelquefois à moi.... Recevez ma.... » Elle voulut faire un dernier effort pour les bénir encore une fois, mais une foiblesse la saisit, et elle expira. Prosternés auprès de son lit, Auguste et Frédéric couvroient de leurs larmes la main froide de leur bienfaitrice; et lorsqu'ils furent certains qu'elle n'étoit plus, lorsqu'on voulut leur arracher ce corps inanimé, leur désespoir ne connut pas de bornes : ils appeloient à grands

cris la mère bien-aimée qui leur étoit ravie sans retour; ils vouloient la suivre au tombeau. Frédéric surtout excitoit la pitié de tous ceux qui les environnoient; cependant ses regrets, quoique plus vifs, furent moins durables que ceux d'Auguste, dont la mélancolie résista bien plus long-temps à tous les efforts qu'on fit pour le distraire. Le testament de la comtesse ayant été ouvert, les deux cousins eurent à partager une fortune assez considérable; et comme la maison qu'ils habitoient leur étoit devenue odieuse, ils résolurent de la louer, et d'aller passer le temps de leur deuil dans une terre voisine de la capitale. Là, Auguste chercha du soulagement à sa peine, en se livrant aux arts et à la culture des lettres, qu'il aimoit

avec passion, et les efforts de sa raison parvinrent enfin à lui faire retrouver quelques charmes dans le travail; quant à Frédéric, il se lia bientôt avec plusieurs voisins, chez lesquels il espéroit d'abord entraîner Auguste; mais voyant qu'il n'y parviendroit pas, il cessa ses instances auprès de son ami, et se rendit seul aux nombreuses invitations qu'ils recevoient tous deux. Une année s'écoula de cette manière; et peut-être Auguste se seroit-il trouvé heureux de passer ainsi sa vie, si le souvenir des dernières volontés de la comtesse ne l'eût pas tourmenté. Un jour qu'il parloit de cette excellente femme avec son cousin : — « Voilà plus d'un an, lui dit-il, que nous l'avons perdue, et tu dois songer, cher Frédéric, à choisir un état. »

— « Toi-même, répondit Frédéric, n'y penses-tu pas ? » — « Depuis long-temps mon choix est fait. »

— « Comment ? »

— « Il est plusieurs manières de servir son pays, et j'aspire à me ranger dans cette classe d'hommes qui consacrent leur temps à la recherche des vérités utiles, qui écrivent, non pour obtenir un succès éphémère, mais pour le bonheur de leurs semblables, qui sont trop payés de leurs travaux s'ils ont remplacé un préjugé par une idée juste, et s'ils ont aidé en un mot au perfectionnement de l'humanité. Je me sens entraîné vers ce genre d'occupation par un ascendant irrésistible, et je ne me chargerai d'aucun autre dans la crainte d'y porter une

distraction que je ne pourrois vaincre. J'ai donc pris mon parti, je remplis le dernier vœu de notre mère; on ne me verra pas vivre oisif; et si je ne parviens pas à la gloire, je suis du moins certain d'obtenir le bonheur. »

— « Quoi tu te fais auteur! le baron de Mulden auteur! »

— « Songe, dit Auguste en souriant, que le temps n'est plus où l'un de nous se seroit battu si on l'eût accusé de savoir lire. Les lumières ont fait de grands progrès, et la noblesse maintenant n'est plus condamnée à l'ignorance et à la sottise. Le moment est à peu près venu où l'on considère les individus de toutes les classes d'après leur valeur intrinsèque. Il s'ensuit que nous voyons de nos jours, dans les différens pays de l'Europe,

beaucoup d'hommes porter un grand nom, et tenir cependant leur plus haute illustration de la gloire qu'ils ont su s'acquérir dans les sciences ou dans les lettres. »

— « Notre patrie elle-même en offre plus d'un exemple, répondit Frédéric; mais cher Auguste, es-tu sur d'avoir du talent; car un auteur médiocre, Auguste, un auteur médiocre !... »

— « Sois tranquille, je ne m'en rapporterai pas au jugement de quelques amis, voici mon plan : j'écris mon premier ouvrage, je le fais paroître sans y mettre mon nom; si son succès ne laisse aucun doute sur le talent de l'auteur, je continue; sinon je te donne ici ma parole de ne plus écrire une seule ligne. »

— « Mais, dit Frédéric en souriant, on accuse le public d'injustice, les journaux de partialité. »

— « Non, non, reprit Auguste en riant, mon amour-propre n'usera pas de ces misérables ressources. Le public accueille toujours ce qui lui plaît, et les journalistes sont rarement trop sévères ; quant à leur partialité, l'anonyme est un moyen sûr de s'en mettre à l'abri. »

— « Fort bien, et ton ouvrage paroîtra !... »

— « Ne crois pas plaisanter, je m'en occupe depuis long-temps ; mais il faut, avant tout, songer à satisfaire aux ordres de notre mère. Si tu m'en crois, nous retournerons dans la capitale. Là, nous nous rapprocherons de la société, tu choisiras alors l'état

qui te convient le mieux, et qu'il te sera plus agréable d'embrasser. »

— « Aussi bien cette solitude commence-t-elle à me déplaire; tandis que tu travailles dans ton cabinet, je n'ai d'autre ressource que celle de tuer des lapins ou de m'enivrer avec d'ennuyeux campagnards, et je crois être appelé à quelque chose de mieux. »

— « As-tu déjà en vue une carrière quelconque? »

— « Non, mais quelle que soit celle que j'embrasse, tous mes efforts tendront à m'y faire distinguer. »

— « Je suis de ton avis, lorsqu'on a toujours pour but la première place, on ne reste pas dans les dernières. »

— « Nous pouvons partir demain. »

— « Demain, soit. » Et les deux amis se séparent.

CHAPITRE II.

Dès qu'ils furent arrivés à la ville, ils y louèrent une maison simple, mais élégante, et ils commencèrent à visiter toutes les personnes qui avoient été liées avec leurs parens ou avec la comtesse de Valtoff. Cette excellente femme avoit eu beaucoup d'amis qui accueillirent fort bien nos deux jeunes gens. Il faut avouer, d'ailleurs, que Frédéric et Auguste avoient peu besoin de recommandation, et qu'ils inspiroient l'intérêt dès le premier abord. Ils joignoient à beaucoup

d'instruction, de l'esprit, un excellent ton, et cette habitude de la bonne compagnie qu'ils avoient contractée dans la société de leur mère adoptive. Leur taille et leur figure étoient vraiment remarquables ; ils ne se ressembloient cependant en aucune manière : Auguste étoit fort beau, et son cousin n'étoit qu'un joli homme, aussi les dames disputèrent-elles bientôt sur la préférence que l'on devoit accorder à l'un ou à l'autre ; mais comme chacune jugeoit d'après son goût particulier, la question resta indécise. Avant peu les deux amis furent introduits dans les maisons les plus agréables et les plus brillantes de la capitale. Auguste étoit loin d'y perdre son temps ; il observoit, il étudioit les hommes.

Pour Frédéric, enivré d'une existence aussi neuve et aussi variée, il se laissoit entraîner à toutes les jouissances qu'elle lui présentoit, et ne songeoit qu'à s'amuser. Durant les premiers mois, Auguste ne lui fit aucune représentation ; mais lorsqu'il vit que plus d'un an s'étoit passé sans que Frédéric parût penser à choisir un état, et qu'il ne parloit plus que par hasard et vaguement de ses premiers projets, il prit alors le soin de les lui rappeler chaque jour, quelquefois gaiement, et quelquefois aussi avec cette sévérité qu'autorise une tendre affection. Un soir qu'il venoit de lui parler fort sérieusement à cet égard, Frédéric l'avoit écouté avec impatience, et crut pouvoir le confondre. — « Mais toi, dit-il, tu cours

le monde aussi bien que moi, et depuis dix-huit mois je ne vois pas que tu t'en lasses. »

— « J'en serois las depuis longtemps si nous n'y étions pas ensemble; mais autrement je ne te verrois plus. »

— « Auguste, tu veux me chagriner? »

— « Le ciel m'en préserve! »

— « Avoue-moi plutôt que ce tableau mouvant de la société, ces hommes différens que l'on voit passer en revue, ces femmes charmantes que l'on courtise tour à tour, ces plaisirs variés qui se succèdent du matin au soir : avoue que tout cela présente un certain charme, auquel toi-même tu n'es pas insensible. »

— « Oui, ce charme existe, mais de temps à autre, et pour quelques heures

seulement. Il disparoît, crois-moi, par la satiété, lorsqu'on n'y joint aucune occupation, aucune jouissance sédentaires. Quelques années passées dans ce tourbillon vous font perdre sans retour l'habitude du travail, et votre vie se réduit à courir sans relâche après ces mêmes plaisirs, qui n'en sont plus pour vous. »

— « Tu vois cependant à quel point ils se renouvellent? »

— « Je trouve, au contraire, que toutes les réunions se ressemblent; je ne vois aucune différence entre le bal de la veille et le bal du lendemain. Conviens-en toi-même, tu y bâilles le plus souvent, en dépit de tes succès auprès des femmes. »

— « Ah! je ne bâille jamais quand j'ai des succès, dit Frédéric en riant;

mais, à propos de succès, ajouta-t-il d'un air malicieux, et ton ouvrage? »

— « Il paroît, » répondit Auguste.

— « Il paroît! depuis quand? »

— « Depuis trois jours. »

— « Et tu ne me l'as pas dit? »

— « J'attends mon arrêt, dit Auguste en souriant, je voulois t'épargner l'angoisse qu'éprouvent les plaideurs. »

Frédéric serra la main de son ami, prit son chapeau, et s'élançant vers la porte, il disparut.

Auguste avoit pris l'engagement de dîner ce jour-là chez un homme de lettres de ses amis, dont il avoit souvent reçu des conseils, et qui étoit seul confident de son secret. A l'heure convenue, ne voyant pas revenir Frédéric, il partit. Comme ils étoient

tous deux priés pour le soir à un grand concert, il espéra y retrouver son ami ; mais il s'y rendit vainement, et revint seul chez lui, fort avant dans la nuit. Quelle fut sa surprise lorsqu'en entrant dans sa chambre, il aperçut Frédéric qui lisoit près du feu. A peine ce dernier le vit-il, que posant son livre, il courut se jeter dans ses bras, et l'embrassant avec transport : — « C'est parfait ; parfait, cher Auguste, je suis à la fin. J'ai tout lu avec un plaisir ! un bonheur ! mais d'ou viens-tu donc ? j'ai mille choses à te conter. Sais-tu quel bruit tu fais dans le monde ? »

— « Je sais que l'ouvrage a quelque succès, et je t'avoue que j'en ai beaucoup de joie. »

« Quelque succès ! Dis donc un

succès prodigieux ! inouï ! En te quittant ce matin , j'ai d'abord couru tous les cafés , tous les cabinets littéraires ; on n'y parloit pas d'autre chose, et dans quels termes ! J'aurois voulu què tu pusses entendre le concert d'éloges dont tu étois l'objet. Pas une critique, pas une seule , je te le jure , et j'écoutois avec une excessive attention , comme tu imagines bien. Enfin , après avoir mangé un morceau à la hâte , j'ai été passer la soirée chez le vieux conseiller ; sa maison est toujours le rendez-vous habituel de nos gens de lettres : on y parloit de ton ouvrage ; et à peine étois-je entré , qu'il s'est élevé une question sur les motifs qui avoient pu engager l'auteur d'un écrit aussi marquant à garder l'anonyme. Chacun cherchoit à

deviner cet auteur, et l'on nommoit nos écrivains les plus distingués. Le célèbre N*** étoit assis dans un coin : « Non, non, messieurs, s'est-il écrié ; il est bien aisé de voir que cet ouvrage est d'un jeune homme ; la verve, l'abondance des idées, tout annonce un homme nouveau, et un homme qui ira plus loin que nous tous, si vous voulez que je vous dise mon opinion. » — Je l'aurois embrassé ; mais j'aurois battu un grand monsieur, pâle et maigre, qui, en tirant sa tabatière, dit, d'un ton pédantesque : Enfin ce phénix se fera connoître, n'en doutez pas ; vous pouvez même être certain qu'il nous donnera un second ouvrage, que l'on trouvera inférieur au premier, car alors l'engouement n'aura plus lieu.

Messieurs, messieurs, gardons-nous de classer un littérateur avant la fin de sa carrière. — « Oui, dans un certain cas, a repris M. N*** en souriant, il ne faut jamais desespérer de personne. Mais un littérateur est déjà à la première place lorsque son premier ouvrage vaut celui dont nous parlons. » — Tu sens bien que je ne pouvois pas y tenir plus long-temps. Je me suis approché de ce brave homme, et d'un air respectueux je lui ai dit qu'à son langage on reconnoissoit bien celui qui réellement étoit à la première place. — « Ah! monsieur, m'a-t-il dit en se levant, et en me serrant les mains avec bonhomie, je gage que vous connoissez l'auteur dont il est question? » — Je l'ai avoué, mais je n'ai pas trahi ton

secret. — « Hé bien, a repris M. N**, dites-lui qu'il continue, et que je lui prédis les plus brillans succès. » — Je l'ai assuré que son suffrage vaudroit tous les autres à tes yeux, et je suis sorti; car je n'aurois pu résister au désir de te faire connoître. Ah! cher Auguste! que j'aurois été heureux de pouvoir leur dire : Cet homme que vous admirez, que plusieurs de vous envient, c'est mon ami, c'est mon frère! En prononçant ces mots, Frédéric serroit les mains d'Auguste dans les siennes, et des larmes tomboient de ses yeux.

— « Ah! Frédéric, dit Auguste, avec la plus vive émotion, ce que tu me fais éprouver est bien préférable à tous les éloges de l'univers. »

— « Enfin, reprit Frédéric, en

s'essuyant les yeux, j'ai été acheter ton ouvrage, et j'ai lu jusqu'à ce moment. Sais-tu ce que j'y trouve de plus remarquable? Ce n'est pas le style, qui pourtant égale celui de nos premiers écrivains; ce n'est pas la profondeur des idées, si étonnante à ton âge; mais c'est que, pour avoir fait un pareil livre, il faut être le plus honnête homme du monde : voilà ce qui me charme. »

— « Et voilà, dit Auguste avec feu, voilà ce qui, j'espère, distinguera toujours mes écrits. Que je meure, avant d'avoir d'autre inspiration que celle d'être utile à mon pays et à mes semblables ! »

Les deux amis causèrent encore long-temps ensemble; enfin, ils se quittèrent pour aller se livrer au re-

pos. Mais Frédéric ne dormit pas; il repassoit dans son esprit et tout l'ouvrage d'Auguste, et toutes les louanges dont cet ouvrage étoit l'objet; et plus d'une fois il s'écria : « Non, je n'ai jamais été plus heureux ! » O noble enthousiasme de la jeunesse! ô douces émotions dépourvues de tout égoïsme! pourquoi faut-il que l'homme vous perde avec l'âge, et que vous soyez trop souvent remplacés par les vils calculs de l'intérêt personnel!

CHAPITRE III.

Le succès d'Auguste alla toujours croissant, et jamais un jeune auteur n'en avoit obtenu de pareil. La première édition ayant été promptement épuisée, Frédéric obtint qu'il mît son nom à la seconde. Auguste auroit désiré attendre un nouvel ouvrage pour se faire connoître, mais il ne put résister aux sollicitations de son ami. Cependant un essai si brillant l'encouragea au point que le travail devint son unique plaisir, et qu'il n'alloit plus que fort rarement dans le monde.

Les deux amis n'avoient point encore été présentés à la cour : le jour fut pris pour qu'ils eussent cet honneur, et, comme Frédéric l'avoit espéré, le Roi daigna parler à Auguste de son ouvrage dans les termes les plus flatteurs ; mais toute la pompe du séjour royal ne put arracher notre jeune auteur aux jouissances de sa solitude, et il n'éprouva aucun désir de retourner à la cour. Il n'en fut pas de même de Frédéric, qui, depuis ce moment, trouva insipides les différentes sociétés qu'il avoit fréquentées jusqu'alors, et qui ne manquoit aucune occasion de se rapprocher des grands et de leurs entours. Son ami le pressoit en vain d'accomplir sa promesse et d'embrasser une carrière quelconque; aucune direction n'étoit assez bril-

laute à son gré, et le temps s'écouloit sans qu'il prît de parti. Auguste se désespéroit; mais son chagrin devint bien plus cruel lorsqu'il s'aperçut que Frédéric éprouvoit quelque peine secrète. On ne le voyoit plus sortir que rarement; sa gaîté disparut tout-à-fait, et souvent il passoit des heures entières plongé dans une sombre rêverie. « J'ai eu tort, pensa Auguste, je l'ai tourmenté trop long-temps pour qu'il prît un état. Soit paresse, soit que son âge et son caractère lui rendent toute obligation insupportable, il paroît que sa répugnance est invincible : je ne devois pas insister autant. Il étoit heureux, il ne l'est plus. Je m'abstiendrai désormais de dire un seul mot sur ce sujet. »

Mais quelque soin que mît Auguste

à suivre ce nouveau plan, la tristesse de Frédéric ne se dissipoit point; chaque jour au contraire elle devenoit plus sombre; il cessa entièrement d'aller dans le monde, et passoit ses soirées auprès de son ami; mais ni l'un ni l'autre ne goûtoit alors le plaisir d'être ensemble, et leurs conversations, naguère si franches et si gaies, devenoient pénibles pour tous deux. La moindre restriction dans des entretiens journaliers détruit bientôt l'intimité; et lorsqu'on se voit contraint avec celui qu'on aime, à chercher un sujet d'entretien, à retenir un mot prêt à s'échapper, un pareil état de gène ne peut durer long-temps sans altérer le caractère : aussi Frédéric perdoit-il insensiblement l'extrême naturel qui faisoit le plus grand charme du sien.

« Il croit que je pense au seul objet de nos contestations, se dit alors Auguste, il croit que je le blâme intérieurement, et mon silence ne mène à rien. Il faut nous expliquer. » En effet, dès le soir même, il amena la conversation sur les différentes manières d'être heureux dans ce monde. — « Il est certain, dit-il, que le premier moyen de bonheur existe dans l'accomplissement de ses devoirs ; c'est pourquoi on fait peut-être bien de ne pas s'en créer plus qu'on n'en peut remplir. Par exemple, mon cher Frédéric, je commence à croire que l'indépendance te convient beaucoup mieux qu'un assujétissement quelconque, et je t'engage moi-même à vivre selon ton goût; car dès que l'on est heureux, on a résolu le grand problème de la vie.

Notre fortune, sans être considérable, suffit à tes désirs. Nous ne nous lasserons jamais d'être ensemble; un jour tu te marieras: et certes il a bien rempli sa carrière celui qui s'est montré bon époux, bon père et bon ami! » Auguste s'arrêta, attendant une réponse: Frédéric lui serra la main en soupirant, et sortit.

— « Qu'a-t-il? grand Dieu! s'écria Auguste, dont le cœur étoit déchiré; quel secret peut-il me cacher? Lui, un secret pour moi! lui! » Une foule de conjectures se présentoient à son esprit qui les rejetoit tour à tour. Il passa la nuit dans un état de souffrance qu'il n'avoit jamais éprouvé, et dès qu'il crut Frédéric levé, il passa chez lui.

Frédéric étoit assis près d'une table,

et tenoit un livre; mais il étoit aisé de voir qu'il ne lisoit pas. Auguste se plaça près de lui, et sans chercher de vains détours pour lui expliquer sa pensée :

— « Frédéric, dit-il d'un air triste et sérieux, crois-tu que l'amitié puisse exister sans confiance? » — Frédéric baissa les yeux.

— « Le crois-tu? » répéta Auguste.

— « Non, » répondit Frédéric qui devint très-rouge.

— « Eh bien? » dit Auguste en le regardant fixement.

— « Ah, mon frère! s'écria Frédéric en se jetant dans ses bras : oui, pour la première fois de ma vie, je te cache un secret; mais je t'affligerois trop en parlant, et peut-être...... Peut-être perdrois-je ton es-

time. » — « Moi, ne plus t'estimer! La chose est impossible. Parle; je suis sûr que tu te juges trop sévèrement. » — « Tu ne peux rien d'ailleurs contre le chagrin auquel j'ai la foiblesse de céder. »

— « Et, n'est-ce donc rien que la jouissance d'ouvrir son cœur à son ami, de recevoir ses conseils, et de n'être plus coupable envers lui? »

— « Tu ne m'entendras pas. »

— « Tu souffres, n'est-il pas vrai? peu nous importe de savoir si je souffrirois moi-même à ta place. Je t'entendrai. »

— « Quoi, si l'ambition s'étoit emparée de mon âme? si notre tranquille bonheur ne pouvoit plus me suffire? si j'étois dévoré du désir de briller à la cour, d'obtenir la faveur du prince,

et de parvenir un jour au rang le plus élevé, dans l'espoir de servir mon pays, de m'illustrer enfin, tu ne me blamerois pas? »

— « Je te plaindrois, dit tristement Auguste; car, qui peut compter sur la faveur des princes? »

— « Celui qui se rend tellement utile qu'on n'ose le renverser. »

— « Combien de grands services ont été suivis d'une disgrâce! »

— « Mais aussi combien d'hommes une fois arrivés aux premières places ont négligé les moyens de s'y maintenir! c'est à la cour surtout que la tenue de conduite est nécessaire. »

— « Hé quoi! passer chaque jour à s'assurer le lendemain! vivre dans une inquiétude qui ne doit pas cesser! »

— « Vaut-il mieux vivre obscur, sans nom, sans illustration personnelle? humilié à chaque pas par l'aspect des grandeurs auxquelles on ne peut prétendre, tandis qu'on en voit jouir tant d'hommes qui vous sont inférieurs! Ah! que faire de la noble ambition qui nous porte aux grandes choses, lorsque nos talens se trouvent enfouis dans une des classes communes de la société? comment se distinguer sur d'aussi petits théâtres! et comment supporter l'idée que l'on achèvera sa carrière sans avoir brillé d'aucun éclat! sans avoir acquis aucune gloire! »

Tandis que Frédéric s'exprimoit avec une chaleur, qui depuis longtemps ne lui étoit plus habituelle, Auguste réfléchissoit tristement.

— « Je t'afflige ? dit Frédéric, cherchant à lire dans les yeux de son ami ce qui se passoit dans son âme ; j'aurois dû me taire. »

— « Non, jamais, jamais, répondit Auguste. Mais, dis-moi : depuis que ces idées se sont emparées de toi, n'as-tu pas cherché à t'en distraire en te livrant à tes anciens goûts pour les arts, pour la société ? »

— « Je l'ai essayé dans les premiers temps sans succès, dit Frédéric ; tout maintenant me paroît insipide. »

— « Et à quelle époque as-tu conçu de si vastes désirs ! Depuis combien de temps n'es-tu plus heureux ? »

— « Depuis le jour que nous avons été présentés au roi ; la vue de cette cour, de ces grands..... Auguste, je te fais pitié ! » — « Non, non, cher

Frédéric ; que d'autres partagent ta foiblesse, et n'ont pas la franchise de l'avouer : j'ai du moins la consolation de voir que tu penses tout haut avec moi, enfin. »

— « Enfin, j'ai recherché pendant quelque temps la société de nos grands seigneurs ; mais si tu savois ce que l'on souffre près d'eux, lorsqu'on s'y trouve placé d'une manière subalterne ! Si tu voyois quelle morgue, quelle arrogance ils déploient avec celui qui n'est pas *des leurs !* Tu concevrois que j'aie renoncé promptement à ce moyen de succès. Cependant, notre naissance, quoique bonne, n'est pas assez haute pour compenser ce qui me manque de fortune si j'entreprenois de vivre à la cour. Je sais donc bien qu'il m'est impossible de

me faire jamais connoître et distinguer du roi ; je ne m'abuse pas sur la folie qu'il y auroit à concevoir la moindre espérance, mais l'idée de toute autre manière de vivre ne m'en est pas moins insupportable ; en sorte que je me vois condamné à ne jouir jamais des biens qui sont à ma portée, et à désirer sans cesse ceux qu'il m'est impossible d'obtenir. »

— « Peut-être regretteras-tu vivement de les avoir obtenus, dit Auguste, en soupirant, mais il n'est plus temps en effet de prendre un autre chemin. Les passions les plus fatales sont celles qui détruisent à jamais pour nous le charme des goûts simples et des jouissances privées ; la tienne est de ce genre, et maintenant tu chercherois en vain le bonheur

dans une existence tranquille et bornée. Il faut donc nous occuper des moyens de satisfaire tes désirs. Songes-y de ton côté ; j'y vais songer du mien, et demain nous en parlerons. »

Frédéric l'écoutoit avec l'air du plus grand étonnement.

— « Ce que tu dis est-il sérieux ? » lui demanda-t-il enfin.

— « Peux-tu croire que je plaisante, lorsqu'il s'agit de ton bonheur ? »

— « Quoi ! tu penserois qu'il est possible ?..... »

— « Hélas ! il est plus aisé de se faire esclave que de vivre libre, » répondit Auguste.

— « Mais il faudroit nous séparer ? »

— « Hé bien, tu m'aimeras toujours, et je saurai que tu vis content, du moins je l'espère, ajouta-t-il. » En achevant ces mots, il embrassa son ami, et sortit précipitamment.

Frédéric dans sa surprise ne songea pas d'abord à le suivre; et lorsqu'il voulut enfin courir après lui, on lui dit qu'Auguste avoit quitté la maison, en disant qu'il ne rentreroit point pour dîner. Cette réponse, si insignifiante dans tout autre temps, jeta Frédéric dans un état d'inquiétude et de souffrance extraordinaire. L'idée de son ami ne le quitta pas de la journée; il courut en vain dans plusieurs maisons où il espéroit le rencontrer. Son cœur étoit serré, son esprit mécontent. Il maudissoit tous les rêves de son ambition, et ne voyoit plus

dans le monde d'autre bonheur que celui d'être aimé d'Auguste, ni d'autre chagrin que celui de l'affliger. Tant il est vrai que dans une belle âme, une affection forte domine tous les penchans, et qu'un être bon et sensible aime toujours plus qu'il ne croit aimer.

En rentrant chez lui le soir, Frédéric trouva sur sa cheminée le billet suivant :

« J'ai trouvé un moyen certain de
» réussir dans nos projets. Je rentre
» extrêmement fatigué ; demain tu
» sauras tout. Adieu, cher Frédéric,
» dors tranquille. »

Cette lettre fit du bien à Frédéric ; il la relut trois fois. « Nos projets ! se disoit-il, lui qui donneroit la moitié de son sang, j'en suis certain,

pour que je ne les eusse pas conçus ! nos projets ! non, non, cher Auguste, plus de cour, plus d'ambition. Nous ne nous quitterons jamais ; jamais, cher Auguste. » Et Frédéric s'endormit dans cette idée qui rendoit le calme à son âme.

CHAPITRE IV.

A peine le jour avoit-il paru, que Frédéric passa chez son ami. Il étoit encore dans les mêmes dispositions, et il commença par supplier Auguste de ne plus penser à une folie qu'il vouloit oublier lui-même.

— « Tu t'abuses, dit Auguste, si tu crois qu'il suffise de quelques heures pour détruire des désirs que l'on nourrit depuis dix-huit mois. Quel que soit le motif qui produit ton erreur, ce moment-ci passé, tu la reconnoîtrois bientôt, et tu te repen-

tirois d'avoir promis au-delà de ton pouvoir. »

— « Non, répondit Frédéric, je suis maintenant certain de vivre heureux près de toi. »

— « Et cependant tu ne l'étois pas, je lis dans ton âme mieux que toi-même; je vois que je te suis très-cher; mais je sais bien aussi que je ne peux plus te suffire. Si j'abusois du sacrifice qu'aujourd'hui tu me fais sans effort, nous ne tarderions pas à souffrir tous deux des regrets qu'il te feroit éprouver. Il vaut mieux les prévenir, d'autant plus que, depuis hier, tout succéde à tes vœux; et le roi t'a nommé chambellan de service. »

— « Comment! que dis-tu? » dit Frédéric, ému par mille sentimens divers.

— « Oui, reprit Auguste en souriant; j'ai vu le grand chambellan, il a bien voulu parler à Sa Majesté, dont il a reçu la promesse. »

— « Mais, Auguste, tu me jettes dans un trouble..... moi, la place de chambellan!..... vivre à la cour..... sans cesse près du roi!..... mais loin de toi! » ajouta-t-il, en rougissant de son premier mouvement.

— « Nous nous verrons chaque jour. »

— » D'ailleurs, reprit Frédéric avec plus de calme, ma fortune ne me permet pas de soutenir un rang pareil. »

— « Ah! quant à cet article, j'y ai aussi pensé, répondit Auguste, en prenant un papier qui se trouvoit près de lui; tu connois trop mes

goûts et le genre de vie que j'ai adopté pour ne pas être sûr qu'un revenu modique suffit à mes besoins? je me le suis réservé, et le reste de ma fortune t'appartient depuis hier par cette donation. Prends, Frédéric, il est juste que maintenant notre partage se fasse ainsi, puisque notre manière de vivre va devenir si différente. »

— « Auguste ! s'écria Frédéric en se précipitant dans ses bras, Auguste, garde ton bien, périssent toutes les grandeurs! puissé-je périr moi-même avant que de quitter un ami tel que toi! »

— « Cher Frédéric, il n'est plus temps; je sais trop quel empire les idées d'une haute fortune ont pris sur ton esprit; je te verrois languir à la fleur de ton âge dévoré de regrets

et de désirs; non, remplis ton destin, vis à la cour; j'exige que tu fasses au moins l'essai de l'existence que tu envies depuis si long-temps. Hé bien, s'il est un terme à l'ambition, si tu perds le goût des grandeurs, tu reviendras près de ton frère, et tu le retrouveras le même; toujours, toujours, cher Frédéric. »

Frédéric résistoit encore; mais la fermeté de son ami le contraignit à céder. Il accepta la fortune d'Auguste pour tout le temps qu'elle lui seroit nécessaire; car on sent bien qu'entre eux ce point-là n'étoit pas le plus important. Toutes les démarches furent faites en peu de jours. En proie à mille sentimens contraires, Frédéric cédoit tantôt aux transports de sa joie, en contemplant la brillante carrière qui

s'ouvroit devant lui, et tantôt au désespoir de quitter Auguste. Ces mouvemens divers agitèrent son âme jusqu'au moment d'une séparation si pénible pour tous les deux. Auguste, plus maître de lui, s'efforça de montrer un courage qu'il étoit loin d'avoir; et, pour la première fois depuis qu'ils existoient, nos deux amis se séparèrent un matin, sans l'espérance de se revoir le soir.

CHAPITRE V.

Auguste, dès le jour même, quitta la maison qu'il habitoit, pour aller s'établir dans un appartement fort simple qu'il avoit loué chez la veuve d'un officier. Là, c'est en vain qu'il appela à son secours toute sa philosophie. Quelle âme est jamais assez forte pour supporter la perte d'un ami! Auguste se levoit le matin sans trouver sous le même toit le compagnon de sa jeunesse. Lorsque l'heure de son frugal repas arrivoit, Frédéric ne venoit plus le partager avec lui.

Il sortoit, il rentroit seul, et le changement total de sa manière de vivre ramenoit chaque jour plus vivement le sentiment de sa douleur. Il faut avoir pendant des années nourri la plus tendre affection par le charme de l'habitude, et voir un si doux lien se rompre tout à coup, pour juger à quel point Auguste se trouvoit malheureux. Frédéric, à la vérité, venoit souvent le voir, mais qu'est-ce qu'une heure passée ensemble lorsqu'on y passoit la vie ! Ces visites n'avoient jamais lieu sans laisser dans le cœur d'Auguste un regret plus sensible. Les jours, les mois s'écouloient, et il ne retrouvoit pas la douce paix dont il avoit joui jusque-là. Si du moins il eût pu croire durable le bonheur dont jouissoit Frédéric, sa peine se seroit

adoucie. Tous les jours ce dernier lui rendoit compte des progrès qu'il faisoit dans la faveur du roi. Ces progrès étoient si rapides et si marqués, que notre jeune ambitieux ne voyoit plus de bornes à sa fortune, et qu'à peine âgé de vingt-six ans, il étoit devenu l'objet de la crainte et de l'envie des plus habiles courtisans; mais Auguste en redoutoit d'autant plus qu'un revers éclatant ne suivît de si grands succès, et le chagrin qu'il s'efforçoit de cacher alloit toujours croissant. On venoit alors d'imprimer son second ouvrage, supérieur en tout au premier, et le nom du baron de Mulden devenoit un des plus célèbres de l'Allemagne sans qu'il en éprouvât aucune joie; il travailloit quelquefois, mais sans plaisir. Enfin, après avoir

passé près de deux ans de la manière la plus triste, il résolut d'éprouver si quelques distractions vives ne lui feroient par reprendre goût à la vie. Il retourna dans le monde où depuis long-temps il alloit fort peu. Un jour il aperçut dans un bal une jeune personne dont la figure le frappa. Il apprit qu'elle étoit bien née, mais que son père, M. de Harleim, avoit entièrement dissipé sa fortune en folles entreprises ; il étoit mort depuis quelques années, laissant pour tout bien à sa veuve et à sa fille Amélie, une petite terre qu'elles alloient habiter. Ces dames se trouvoient depuis six mois seulement dans la capitale, pour y suivre des affaires, et devoient repartir avant peu. Ce dernier détail contraria beaucoup Auguste, et il se

hâta de se faire présenter à madame de Harleim ; il lui fut aisé d'apprendre dans quelles réunions il pourroit la retrouver les jours suivans, ce qui le mit avant peu en mesure de solliciter la permission d'aller chez elle. Sa demande ayant été accueillie de la manière la plus flatteuse, il s'habitua bientôt à passer toutes ses soirées avec Amélie, soit chez sa mère, soit dans les différens lieux où il savoit devoir la rencontrer; et non-seulement les heures qui s'écouloient ainsi dissipoient sa tristesse, mais il en vint à penser le matin au plaisir qui l'attendoit le soir; et son esprit reprit toute sa gaieté. Il réfléchissoit quelquefois cependant au danger de s'abandonner à ce nouveau sentiment : quel succès pouvoit-il espérer? Amélie n'avoit

rien, lui-même avoit donné tout ce qu'il possédoit, comment penser à se marier? Ces idées le troubloient, mais il se flattoit bientôt que son travail joint au revenu qu'il s'étoit réservé, deviendroit suffisant s'il étoit réellement aimé, et ce dernier point étoit celui qu'il lui importoit le plus d'éclaircir. Amélie le traitoit fort bien, elle paroissoit charmée de se trouver avec lui, et ne négligeoit aucune occasion de l'attirer près d'elle, chaque jour mille petits détails flattoient ses espérances; mais il remarquoit avec peine qu'elle en agissoit à peu près de même avec les autres jeunes gens qu'il rencontroit chez elle. Plusieurs d'entre eux lui rendoient des soins, et pas un n'étoit repoussé. « Cependant, se disoit-il, prenons garde qu'un peu de

jalousie ne me rende injuste. Elle aura bientôt vingt ans, elle est sans aucune fortune; n'est-il pas bien naturel qu'elle désire se marier? C'est à moi d'obtenir la préférence, car il n'existe pas d'ingratitude en amour; plaire ou non, tout se réduit là. Il redoubloit alors de soins et de prévenances pour l'emporter sur ses rivaux: il en avoit plus d'un. Amélie étoit fort belle; et toutes ses manières étant peu distinguées (ce qu'Auguste attribuoit au défaut d'usage), son ton, moins réservé que celui des autres femmes, donnoit à ses discours un certain air de naturel; une foule de talens, tous médiocres à la vérité, lui fournissoient cependant les moyens d'attirer les regards et d'occuper l'attention; mais ce qui charmoit le plus

en elle, c'étoit son extrême douceur: elle étoit *facile à vivre*, qualité si précieuse en ménage, surtout aux yeux d'Auguste, qui souvent avoit dit qu'une femme étoit toujours jolie lorsqu'elle avoit le caractère égal.

Un soir qu'il causoit avec elle, pendant que madame de Harleim faisoit un whisk : — « Écoutez, lui dit-elle, je veux vous confier un secret dont je n'ai parlé à personne. »

— « Ah ! tant mieux, répondit Auguste : si vous saviez quel cas je fais des distinctions ! »

— « C'en est une, reprit-elle en riant, une très-importante. J'ai un projet dans lequel il faut que vous m'aidiez ; mais n'allez pas être trop raisonnable. »

— « Trop raisonnable ! je vous

réponds que près de vous j'ai bien de la peine à l'être assez. Ainsi, parlez sans crainte. »

— « Hé bien, depuis huit mois que je suis ici, je ne puis supporter l'idée de retourner pour toujours dans notre province. Je voudrois engager ma mère à vendre sa terre; un de nos voisins la désire, je suis sûre qu'il l'achèteroit. Quoique vous soyez un jeune homme, ma mère a la plus grande confiance en vous, je le sais; ne pourriez-vous pas lui parler là-dessus? »

— « Dès ce soir, dit Auguste vivement: quoi, vous resteriez à la ville! mais cette idée est charmante. Je ne vous remercie pas de l'avoir eue, car sans doute je n'y suis pour rien. »

— « Parlez toujours, » dit Amélie,

en lui jetant un regard qui le charma. Puis se levant aussitôt, elle alla s'asseoir près de sa mère.

On sent bien qu'Auguste attendit avec impatience le départ de la société pour entamer cette grande affaire. Il n'y voyoit aucun obstacle, il ne lui vint pas même dans la tête que *le voisin* pourroit profiter de la circonstance, et acheter la terre pour rien ; car il faut convenir ici qu'en matière d'intérêt, Auguste étoit le moins sage de tous les hommes. Enfin, il se trouva seul avec madame de Harleim et sa fille ; il amena la conversation sur l'important sujet, et présenta le plan d'Amélie. Madame de Harleim, sans paroître entièrement éloignée de suivre cette idée, se récria cependant sur l'impossibilité de vivre dans la

capitale avec une fortune aussi médiocre que la sienne ; mais comme elle ajouta : « Il est vrai qu'ici, je puis espérer de marier avantageusement Amélie, » les deux jeunes gens se flattèrent de la faire consentir à ce qu'ils désiroient. Deux ou trois conversations, en effet, suffirent pour la décider, et l'on résolut de faire un dernier voyage à cette terre pour y recevoir les propositions du voisin, et les accepter si elles se trouvoient convenables. Auguste obtint la permission d'écrire à ces dames pendant leur courte absence. Il étoit encore trop incertain des sentimens d'Amélie, pour se déclarer. Madame de Harleim, en parlant de *marier avantageusement sa fille* (ce qu'elle avoit répété plus d'une fois), l'avoit d'ailleurs effrayé sur les suites que pou-

voit avoir sa demande, et il commençoit à craindre que la médiocrité de sa fortune ne fût un obstacle invincible.

Amélie étoit partie depuis trois jours, le charme de sa présence ne jetoit plus Auguste dans cet état d'ivresse où l'on jouit de l'heure qui s'écoule sans songer à l'heure qui suivra, où l'on évite de penser à l'avenir, dans la crainte de s'arracher à la douceur du présent, et pour la première fois, il réfléchissoit avec suite aux motifs d'espérances et de craintes que lui présentoit son amour. Assis tristement devant son bureau, il étoit plongé depuis long-temps dans une rêverie profonde, lorsqu'il vît entrer Frédéric. Jamais il n'avoit parlé à celui-ci du sentiment qu'il

éprouvoit pour Amélie, et l'on en devine aisément la raison, puisqu'il n'auroit pu le faire sans parler en même temps de ses inquiétudes sous le rapport de la fortune ; il se leva donc aussitôt, et s'efforça de recevoir son ami d'un air tranquille et gai.

Depuis deux ans que Frédéric étoit placé chez le roi, il étoit arrivé fréquemment que Sa Majesté daignât causer avec lui sur les choses les plus importantes au bonheur de l'État. L'esprit juste et droit du jeune chambellan, ses nombreuses lectures, et les relations qu'il avoit journellement avec les hommes les plus importans du gouvernement, lui avoient fait acquérir des connoissances qui surprenoient le roi, et qui, sans que l'on s'en doutât, étoient devenues le véri-

table fondement de sa fortune. Peu à peu, il fut consulté sur tout, et ses avis secrets gouvernoient le royaume. Il venoit de terminer un Mémoire dans lequel il traitoit d'une branche de l'administration fort négligée jusqu'alors. Cet ouvrage, plein d'idées fortes et utiles, étoit celui d'un homme extrêmement habile; il l'apportoit à Auguste pour qu'il en jugeât le fond, et qu'il en revît le style. Une pareille distraction ne pouvoit arriver plus à propos; Auguste se livra à ce travail avec une ardeur qui parvint à l'arracher entièrement à ses propres idées. Le Mémoire de Frédéric lui parut si remarquable, et le satisfit tellement, qu'il ne négligea rien pour le rendre parfait. Auguste admiroit dans son ami cet esprit prompt et vaste qui

rend si propre aux affaires, ce tact juste et fin que l'on n'acquiert presque jamais avant l'âge mûr. Il sembloit qu'il y eût deux hommes dans Frédéric; l'un bouillant et passionné dans les habitudes de la vie privée, l'autre calme et profond lorsqu'il s'agissoit d'examiner et de juger un point de politique quelconque. Dès que son cœur n'entroit pour rien dans ce qui l'occupoit, toutes ses idées étoient pleines de sagesse et d'aplomb; on eût dit, en un mot, qu'il y avoit une ligne de séparation absolue entre son esprit et son âme. En lui rendant son Mémoire, Auguste lui dit en riant: « Tu peux le présenter sans crainte; il doit te mener droit au ministère avant qu'il soit peu d'années. »

Auguste ne croyoit pas prophétiser

lorsqu'il parloit ainsi ; il ne se trompoit cependant que sur l'époque de cet événement, car deux mois s'étoient à peine écoulés que le roi fit entrer Frédéric de Mulden au conseil, en le nommant ministre, au grand étonnement de toute la cour qui se récria beaucoup sur l'extrême jeunesse du favori.

A peine le chambellan fut-il instruit de sa nouvelle nomination qu'il courut chez son ami.

— « Je suis ministre, Auguste, s'écria-t-il en ouvrant la porte violemment : je suis ministre. »

— « Ministre ! répéta Auguste, ministre ! » Et il resta quelques secondes en doute sur le sentiment qu'il éprouvoit. Mais la joie de Frédéric l'emportant bientôt sur sa craintive pré-

voyance, il le serra dans ses bras, et partagea son bonheur.

— «Je te le disois bien que je ne me sentois pas né pour un état obscur,» répétoit Frédéric, en marchant précipitamment dans la chambre.

— « Oui, mais je me souviens aussi que tu disois qu'à la cour surtout on avoit besoin de mesure et de tenue dans sa conduite; n'oublie jamais ce précepte. »

— «Sois tranquille; je sais déjà combien de piéges m'attendent, combien il me faudra déjouer d'intrigues; mais je puiserai ma force dans mon désir du bien, et dans de grands services rendus à mon pays. »

— « Oui, s'écria Auguste avec enthousiasme, dans les bénédictions du peuple! les bénédictions du peuple,

voilà la véritable force de l'homme d'Etat; s'il tombe malgré un tel soutien, sa chute est glorieuse pour lui, et devient la honte éternelle de ses persécuteurs. »

— « Si notre bonne mère vivoit encore, reprit Frédéric, quelle joie pour elle! »

— » Ah! sans doute, répondit Auguste, elle ne se doutoit pas que celui qu'elle appeloit sa *mauvaise tête* seroit un jour chargé des destinées d'un Etat. Elle te recommandoit à à moi, ajouta-t-il avec un sourire auquel un souvenir si cher mêloit quelque tristesse; elle te recommandoit à moi, tandis que je dois aujourd'hui te demander ta protection. »

— « Avant de t'accorder ma pro-

tection, dit Frédéric en riant, je dois te rendre ta fortune; tu sens que maintenant elle me devient inutile, et je te rapporterai demain la donation que tu m'en as faite. »

Le cœur d'Auguste battit à ces paroles; il prit la main de Frédéric :

— « Je la reprend, dit-il, et si tu me promettois de ne point te fâcher, je te dirois comment cette restitution assure mon propre bonheur. »

Alors, comme ils n'avoient que peu de temps à rester ensemble, il l'instruisit rapidement de son amour pour Amélie, et de ses espérances. Tandis qu'il parloit, Frédéric fixoit sur lui ses regards attendris; il ne témoignoit ni surprise, ni reconnoissance pour le généreux silence qu'avoit gardé son ami; et cependant Auguste ac-

coutumé à lire dans ses yeux, étoit entièrement payé du sacrifice. Forcés de se séparer enfin, ils se quittèrent, tous deux dans cet état d'esprit où l'homme croit au bonheur!

CHAPITRE VI.

Madame de Harleim étoit attendue sous peu de jours, car la terre étoit vendue, et rien ne la retenoit plus loin de la capitale. Auguste dévoroit le temps ; son sort alloit se décider. Il possédoit une fortune plus considérable que madame de Harleim n'avoit jamais pu l'espérer pour sa fille, mais étoit-il aimé ? Enfin ces dames arrivèrent, et dès le soir même il saisit l'occasion d'entretenir Amélie.

— « Je vous trouve, lui dit-il, plus fraîche et plus belle encore qu'avant

votre départ. Il faut que vous ayez bien peu partagé la peine de vos amis. »

— « Je me suis cependant horriblement ennuyée, mais grâce au ciel tout est terminé, et nous ne quitterons plus la ville. »

— « Ainsi, reprit Auguste, vous n'épouseriez point un homme qui ne pourroit l'habiter? »

— « Ah! jamais, jamais. »

— « Quoi! même celui que vous aimeriez? »

— « Est-ce que l'on aime les gens qui n'ont point nos goûts? »

— « Quelquefois, dit Auguste; par exemple, je me plais beaucoup à la campagne, et je suis certain de pouvoir aimer à l'excès une personne qui la déteste. »

— « Et comment feriez-vous alors ? »

— « Rien dans le monde ne seroit plus facile à arranger, car je sacrifierois toujours mes goûts au désir de la voir heureuse.

— « Mais êtes-vous bien sûr de pouvoir aimer à l'excès ? » reprit Amélie en souriant.

— « Je n'ai jamais conçu que l'on pût aimer autrement, et dussé-je me donner à vos yeux tout le ridicule qu'entraîne l'exaltation, je vous avouerai que je ne connois pas de milieu entre l'indifférence et les sentimens passionnés. Dans tous mes rapports avec les hommes il entre de la bienveillance que nous inspirent nos semblables, et de l'usage du monde, mais mon cœur n'a jamais pu être intéressé

que par des affections vives, fortes, et ineffaçables. »

— « Quoi ! même en amitié ? »

— « Sans doute. Je n'ai qu'un ami, qui m'est aussi cher que moi-même. »

— Que diriez-vous donc si vous parliez d'une maîtresse ?

— « Ah ! je la préférerois à l'univers, et à moi, n'en doutez pas. »

— « Et vous avez éprouvé ce sentiment ? »

— « Je l'éprouve. »

— « Comment ! vous aimez ? »

— « Oui. »

— « Une femme belle ? »

— « Très-belle, » dit Auguste, en fixant ses regards sur Amélie.

— « Jeune ? »

— « Elle a votre âge. »

— « Riche ? »

— « Non, mais peu importe, ma fortune est assez considérable pour suffire à tous deux. »

— « Votre fortune est considérable, vous ne nous l'avez jamais dit. »

— « Je n'osois me flatter que ce qui me touche pût vous intéresser. »

— « Voilà qui est aimable ! mais je ne veux pas vous chercher querelle la veille de vos noces ; car vous allez sans doute l'épouser? »

— « Si vous croyez qu'elle y consente. »

— « Comment voulez-vous que, sans la connoître ?..... »

— « Mais, pour un instant, daignez vous mettre à sa place. Me chargeriez-vous, chère Amélie, du soin de votre bonheur? Obéiriez-vous sans

peine à votre mère, si elle m'accordoit votre main? »

— « Oui, sans doute, dit Amélie, en baissant les yeux; mais qui vous garantit qu'elle pense comme moi? »

— « J'en ai la certitude, répondit Auguste, dont le cœur battoit avec violence; et vous pouvez me dire si parmi tant d'adorateurs elle a distingué celui qui l'aime de toutes les facultés de son âme, et qui ne vivra que pour elle, s'il obtient le moindre sentiment de préférence. »

— « Il faudroit deviner...... »

— « Il suffit d'interroger votre cœur. Au nom du ciel! Amélie, répondez-moi, nous n'avons qu'un instant. »

— « Hé bien, je pense....... je pense...... »

— « Vous pensez, mon Amélie ? »

— « Je pense que toute femme doit vous préférer. »

— « Toute femme ! ainsi, vous-même ? Amélie, vous-même ? »

— « Je n'ai point fait d'exception, » dit Amélie d'une voix émue.

— « Songez bien à tout le bonheur que vous me laissez entrevoir ! dit Auguste ivre d'amour. Songez que je mourrois maintenant, s'il falloit y renoncer. »

— « Ne craignez rien, reprit Amélie, je crois véritablement que vous pouvez parler. »

— « A madame de Harleim ? » répondit Auguste en souriant.

— « Pourquoi donc à ma mère ? » dit Amélie, feignant l'étonnement.

— « Puisque j'ai tout dit à celle que

j'aime, ne faut-il pas demander sa main. »

Amélie lui jeta un regard où la joie se mêloit au plus tendre embarras, et plusieurs personnes s'étant alors approchées, Auguste se retira pour aller jouir en liberté des douces sensations que son âme éprouvoit.

Il est des occasions dans la vie où la meilleure connoissance du cœur humain ne nous est plus d'aucun secours. Elle ne peut être utile qu'autant que nous gardons notre sang-froid, et le premier effet d'une passion est de nous en priver entièrement. Telle étoit la situation d'Auguste. En vain il avoit observé jusqu'à ce jour tous les moyens de séduction que peut employer une femme pour assurer sa conquête; en vain il avoit

appris à distinguer le manége, du sentiment; et l'habile coquetterie, d'un véritable abandon. L'expérience de sa vie n'altéroit en rien son heureuse confiance, il ne jugeoit plus, il aimoit; et ne croyoit devoir l'aveu qu'il venoit d'obtenir qu'à cette aimable ingénuité qui accompagne le jeune âge. En proie à son ivresse, il se rappeloit chaque mot d'un entretien qui combloit tous ses vœux. Il se représentoit Amélie livrée ainsi que lui à ces doux souvenirs. L'avenir le plus fortuné se montroit à ses yeux, il étoit trop heureux enfin pour aborder l'idée que de pareilles jouissances pussent reposer sur une erreur. Cependant Amélie étoit incapable d'aimer jamais véritablement. Elevée par une mère qui avoit été fort galante,

et dont les sentimens étoient aussi communs que l'esprit, elle avoit pris dès l'enfance le goût et l'habitude d'une excessive coquetterie. L'égoïsme le plus complet étoit le fond de son caractère; sans être susceptible d'aucune véritable bonté, elle la jouoit assez habilement; flatteuse et caressante, elle ne témoignoit jamais de ressentiment, et ne pouvoit guère éprouver que du *dépit;* à moins cependant qu'elle ne fût blessée dans son amour-propre sous le rapport de jolie femme; car elle ne supportoit pas ce genre d'outrage, et elle devenoit alors aussi violente et aussi haineuse qu'elle se montroit apathique sur tout le reste. Le mensonge lui étant habituel, elle mentoit avec un front et une audace dont les observa-

teurs les plus intéressés devenoient complétement dupes, et ce dernier défaut l'avoit aidée jusqu'ici à couvrir tous les autres. Telle est la femme que le sage, l'aimable Auguste choisissoit pour en faire sa compagne; et, plein d'esperance et d'amour, il se rendit le lendemain chez madame de Harleim, dès que l'heure lui permit de s'y présenter. Après l'avoir instruite de l'état de sa fortune, il fit une demande positive. Le baron de Mulden, riche, jeune, beau, et déjà célèbre dans toute l'Allemagne, étoit un si brillant parti pour Amélie, que madame de Harleim eut peine à cacher sa joie. Tout fut bientôt convenu : on fixa pour le mariage une époque prochaine, et dès ce jour, Auguste se vit traité comme le fils de la maison, et put entretenir

Amélie en toute liberté. Une si douce intimité ne fit qu'accroître sa passion. Amélie n'avoit point d'esprit; mais sa jeunesse, sa beauté, et le désir de plaire qui ne la quittoit jamais, prêtoient en elle du charme à ses gestes, à ses discours, et aux paroles même les plus insignifiantes. Les femmes ordinaires d'ailleurs savent employer mieux que d'autres un certain jargon de galanterie, auquel elles sont naturellement réduites par le manque d'idées et d'instruction. Le peu de moyens qu'elles possèdent s'exerçant habituellement sur ce sujet, elles le traitent d'autant mieux qu'il laisse toujours la ressource des lieux communs. Amélie parloit donc bien d'amour, et rarement Auguste lui parloit d'autre chose.

Auguste, comme on l'imagine bien,

avoit fait part à son ami du bonheur qui l'attendoit. La faveur de ce dernier alloit toujours croissant, et le roi venoit de lui donner une superbe terre en le nommant comte de Wolendorf.

Frédéric désiroit connoître celle qu'il alloit considérer désormais comme une sœur chérie, mais ses occupations l'en avoient empêché jusqu'alors ; enfin il écrivit un matin à son ami que, se trouvant libre pour le lendemain, il passeroit la soirée chez madame de Harleim. Auguste courut en prévenir ces dames, et passa la journée entière à leur faire l'éloge de Frédéric ; il ne lui vint pas dans la tête que tant de frais étoient inutiles, et qu'un ministre, un favori, pouvoit toujours compter sur une

aimable réception. Il fut même très-surpris, lorsqu'en arrivant le lendemain, il trouva toute la maison renversée, et chacun occupé des préparatifs d'une fête.

— « Que veut donc dire ceci? demanda-t-il, et pourquoi tant d'apprêts? »

— « Comment! répondit madame de Harleim, n'est-ce donc pas ce soir que votre ami doit venir? »

— « Sans doute, mais.... »

— « Nous ferons de la musique, nous danserons un peu. »

— « Ah! tant pis, dit Auguste avec douceur; car je suis certain que Frédéric espéroit que nous serions entre nous. »

— « Cela sera bon une autre fois, reprit madame de Harleim; mais pour

la première, vous conviendrez que nous ne pouvons pas recevoir le comte de Wolendorf comme nous recevrions un autre homme. »

— « Pourquoi pas? répondit Auguste, sa visite n'a d'autre but que le plaisir de vous connoître, de connoître Amélie; et comment voulez-vous qu'entouré de vingt personnes?... »

— « Vingt personnes! j'espère bien qu'il en viendra plus de cinquante, quoique nous ayons eu peu de temps. Allez, soyez tranquille, cela sera fort joli, fort joli! » Et madame de Harleim tout en causant, couroit à droite et à gauche, donnoit différens ordres à ses deux malheureux domestiques, qu'elle accusoit avec raison d'avoir perdu la tête. Auguste, quoiqu'exces-

sivement contrarié, ne pouvoit s'empêcher de sourire. Enfin, après avoir attendu plus d'une heure Amélie, qui se faisoit coiffer, il étoit sur le point de s'en aller, lorsqu'elle entra dans le salon.

— « Savez-vous bien, chère Amélie, dit-il en l'abordant, que je suis vraiment chagriné ? »

— « Et pourquoi donc? » dit Amélie.

— « Mais, parce que nous ne serons pas seuls, et que j'avois espéré passer la soirée en famille. Quelle idée de donner un bal aujourd'hui ! »

— « Cela me contrarie tout autant que vous. C'est ma mère qui l'a voulu ; mais il me semble, ajouta-t-elle doucement, que vous ne pouvez pas lui savoir mauvais gré des soins qu'elle se donne pour recevoir votre ami. »

Toute l'humeur d'Auguste se dissipa aussitôt.

— « Vous valez bien mieux que moi ! » dit-il, à Amélie en lui baisant la main, et en jetant un regard de reconnoissance sur madame de Harleim, qui, pour le moment, étoit grimpée sur une échelle, et attachoit des girandoles. Puis allant à cette dernière : « Chère madame, lui dit-il, au nom du ciel, ne vous fatiguez pas à ce point. Je vais vous envoyer mon domestique, qui a beaucoup d'intelligence, et qui trouvera les moyens de vous éviter tant de peines. » Il sortit en effet, et Tom ayant reçu ses ordres et l'argent nécessaire, le modeste appartement prit en peu d'heures l'aspect de l'élégance, au grand contentement d'Amélie qui seule avoit

eu l'idée et le désir de donner un bal.

Enfin, tout étoit prêt ; une société nombreuse réunie dans le salon attendoit avec impatience le plaisir de passer la soirée avec un ministre, lorsqu'on annonça le comte de Wolendorf. Surpris de trouver autant de monde, il cherchoit des yeux son ami ; Auguste vint à lui, et après l'avoir présenté à madame de Harleim, il le conduisit vers Amélie, qui ce soir-là étoit vraiment ravissante. « Tu l'aimeras, lui dit-il, car elle est aussi bonne que belle. »

— « Madame, dit Frédéric avec grâce, c'est son frère qu'il vous présente, et vous savez qu'entre deux époux bien unis, tous les sentimens doivent être communs. »

Amélie s'inclina d'un air aimable ;

en rougissant prodigieusement; et les regards que le comte fixoit sur elle avec un tendre interêt sembloient redoubler son embarras. Il s'établit pourtant entr'eux trois une conversation que la musique vint interrompre. « Pourquoi donc tout ce monde? demanda Frédéric; cela est contrariant. »

— « Que veux-tu, dit Auguste en riant, M. de Harleim a voulu te donner un bal, un concert. »

— « Et bien donc, reprit le comte, pour ce soir nous danserons, car il faut prendre son parti de tout. »

Amélie se levoit alors pour aller chanter un morceau.

— « Elle est belle comme un ange, » dit Frédéric à son ami en la suivant des yeux.

— « Et lorsque tu la connoîtras, dit Auguste, qui n'avoit jamais été plus épris ; lorsque tu pourras juger de sa douceur, de sa bonté ! »

La voix d'Amélie, qui se fit entendre alors, l'empêcha d'en dire davantage. Elle chanta beaucoup mieux que toutes celles qui l'avoient précédée, et qu'elle avoit eu soin d'engager à se faire entendre, de manière que le bal ayant succédé au concert, elle obtint tous les honneurs de la soirée ; car elle dansoit assez bien. Le comte vint l'engager plus d'une fois ; mais comme il vouloit être aimable, il eut soin de prendre aussi d'autres femmes pour danseuses ; en sorte que madame de Harleim ainsi que toute la société ne tarissoit point sur les louanges du jeune favori. L'un vantoit sa figure,

l'autre son air affable et la grâce de ses manières; enfin chacun convenoit qu'une aussi brillante fortune ne pouvoit être mieux placée. Auguste étoit heureux autant que l'on peut l'être, car il jouissoit alors pour tout ce qu'il aimoit. Le comte ne se retira que fort avant dans la nuit, après avoir promis à madame de Harleim de lui donner désormais tous les momens dont il pourroit disposer.

CHAPITRE VII.

Deux jours après cette soirée, Frédéric revint voir ces dames, et comme il n'avoit que peu d'instans à rester, il fut charmé de les trouver seules avec Auguste. La conversation prit alors le ton de l'intimité ; car si le comte imposoit d'abord par l'éclat de son rang et de ses grandeurs, il y avoit en lui je ne sais quel aimable abandon qui ramenoit l'aisance et dissipoit toute contrainte. Dans cette seconde entrevue, Amélie fut moins réservée, et se livra par moment à la gaieté qui

lui étoit habituelle. Elle parla fort peu; mais l'attention que mettoit le ministre à recueillir ses moindres mots, à les approuver d'un regard flatteur, ne lui échappa point. Elle le surprenoit sans cesse les yeux fixés sur elle; il est certain que Frédéric prenoit un plaisir extrême à contempler tant de charmes. Accoutumé aux toilettes recherchées des femmes de la cour, une mise simple et soignée lui plaisoit davantage, il trouvoit Amélie charmante dans cet aimable négligé où l'art étoit dissimulé avec le plus grand soin. Les heures s'écouloient sans qu'il songeât que mille affaires le rappeloient au château; enfin il prit congé, en répétant à Auguste pour la vingtième fois, qu'il étoit bien heureux.

Depuis ce jour les visites du comte à madame de Harleim, devinrent extrêmement fréquentes, et comme son ami passoit une grande partie de ses journées auprès d'Amélie, il prit insensiblement l'habitude de ne plus aller le chercher que là. Auguste se réjouissoit de l'intimité qu'il voyoit s'établir entre deux êtres qui lui étoient si chers; toute espèce de soupçon étoit si loin de son cœur! Eût-il été d'ailleurs moins jeune et moins confiant, il n'auroit pris aucune alarme, tant Amélie mettoit de soins à se montrer pour lui plus tendre et plus aimable que jamais, et tant il régnoit de franchise dans toute la conduite et les discours du comte. Frédéric, en effet, n'avoit encore conçu aucune pensée coupable; il seroit mort mille fois avant d'enfanter le

projet de troubler le bonheur d'Auguste en lui ravissant sa maîtresse ; mais il étoit jeune, ardent, il s'abandonnoit au plaisir de se trouver chaque jour près d'une femme charmante qui paroissoit le distinguer, sans chercher à démêler l'espèce de sentiment qui l'attiroit vers elle. S'il eût pris l'intérêt que lui témoignoit Amélie pour autre chose que de l'amitié, s'il eût réfléchi un instant à ce qu'il éprouvoit lui-même, sans doute il eût fui le danger, mais le grand nombre d'idées qui occupoient sa tête ne lui laissoient pas le temps d'examiner son cœur ; et chaque fois qu'il alloit voir Amélie, il croyoit ne s'y rendre que pour parler d'Auguste ou pour le rencontrer. Il n'en étoit pas de même d'Amélie ; l'éclat

qui entouroit le jeune favori ne l'avoit que trop séduite. Elle savoit combien Frédéric l'avoit trouvée belle, et se promettoit tout de la vive impression qu'avoient produite ses charmes. Elle jugeoit bien qu'il étoit difficile d'amener le comte à l'idée de remplacer près d'elle un ami si cher; mais elle comptoit sur le temps, sur l'amour, et sur l'adresse extrême qu'elle se promettoit d'employer. D'ailleurs, elle se réservoit toujours la ressource d'épouser Auguste, si elle ne parvenoit point à devenir comtesse de Wolendorf. Plus elle faisoit de progrès dans le cœur de Frédéric, et plus elle épaississoit le voile qui couvroit les yeux d'Auguste. Elle déployoit alors avec habileté toute la force de son talent pour la dissimu-

lation, et souvent le moyen qu'elle mettoit en jeu avoit un double but. Un soir, par exemple, le comte causoit depuis long-temps avec une jeune veuve assez jolie qui venoit quelquefois chez madame de Harleim ; Amélie le fit remarquer en riant à Auguste, qui répondit sur le même ton, que cela ne signifioit rien, et que Frédéric avoit pour habitude de faire la cour à toutes les femmes.— « Mais, reprit Amélie, en continuant de plaisanter, celle-ci l'emporte toujours, et depuis quelque temps le comte sait fort bien si elle doit venir ou non ; il est vrai que j'ai souvent soin de l'en instruire, parce que cela nous assure sa visite. » L'air gai et naturel que prenoit Amélie en disant cela, auroit suffi pour abuser l'homme le moins con-

ſtant. Il arriva cependant qu'Auguste, peu de jours après, plaisanta son ami sur sa nouvelle *passion ;* Frédéric se mit à rire de l'idée d'Amélie, mais il ne parla plus à la jeune veuve.

Les femmes qui joignent à une âme commune peu d'étendue dans l'esprit sont bien loin d'être les moins adroites ; ce sont elles au contraire qui peuvent suivre un plan quelconque avec la ténacité nécessaire, puisqu'aucune idée étrangère, aucune émotion forte ne vient jamais les en détourner. Elles ont aussi l'avantage de pouvoir observer avec un extrême sang-froid celui qu'elles veulent dominer, attendu que leur cœur n'est jamais véritablement intéressé. Amélie n'avoit donc pas tardé à découvrir que le trait principal du caractère de

Frédéric étoit la vanité, et l'on sait quelle prise ce misérable défaut donne aux autres sur nous. Elle en espéroit tout, et ne cessoit en mille occasions de flatter et de mettre en jeu cette foiblesse du comte. Madame de Harleim étoit sortie un matin pour faire quelques emplettes; le hasard fit que Frédéric arriva pendant son absence, et qu'il trouva sa fille seule. Amélie profita d'une aussi heureuse occasion pour assurer sa conquête, et le plus habile manége fut alors employé. Dans l'intimité du tête à tete on se permet de parler de soi; jamais femme ne se montra plus douce, plus tendre et plus digne d'être aimée. Toutes les fois qu'il fut question d'Auguste, elle ne parla jamais que de *l'estime* qu'elle avoit pour lui, elle évitoit cependant

avec adresse d'en faire l'objet de la conversation, et trouvoit le moyen de la ramener sans cesse sur le comte lui-même. Avec quel intérêt elle sembloit l'écouter! tout homme aime à communiquer les idées qui l'occupent habituellement; le ministre entretenoit donc Amélie de ses plans pour embellir la capitale, de ses projets pour améliorer le sort d'un peuple dont le bonheur lui étoit à peu près confié. Tout sérieux qu'étoient les détails dans lesquels il entra, Amélie, le sourire sur les lèvres, les yeux fixés sur lui, sembloit craindre de ne pas l'entendre assez; on eût dit que chaque parole de Frédéric alloit jusqu'à son cœur, tandis qu'elle n'étoit occupée que du soin de donner à tous ses traits l'expression convenable. Elle

lui adressa de ces louanges adroites contre lesquelles l'être le plus modeste n'est jamais en garde, de ces louanges qui sont d'autant moins suspectes qu'elles semblent échapper involontairement, et quoiqu'un ministre soit toujours habitué à s'entendre louer, la manière dont le comte l'étoit alors lui paroissoit aussi douce que nouvelle. Enfin, Auguste n'arrivant point, il quitta Amélie charmé de son esprit (quoiqu'elle eût presque toujours écouté), et se promettant bien de la voir à l'avenir chaque jour. « Lorsqu'elle sera la femme d'Auguste, se disoit-il, je passerai près d'elle tous les momens que me laisseront les affaires. Je la verrai suivre avec intérêt les progrès de ma fortune et de ma grandeur. L'indifférence

d'Auguste sur plusieurs articles qu'il traite de petitesses m'empêche quelquefois de lui confier une partie de mes idées ; je dirai tout à Amélie, elle entendra mille choses que n'entendroit pas son mari ; car les femmes ont toujours plus que nous ce tact délicat qui produit l'indulgence. »

C'est ainsi qu'aveuglé sur le véritable état de son cœur, Frédéric s'avançoit rapidement vers le piége adroit qui lui étoit tendu. Il en vint bientôt à rechercher toutes les occasions de se trouver seul avec Amélie : lorsqu'il y étoit parvenu, l'arrivée d'un tiers le contrarioit au dernier point, et bien souvent Auguste le gênoit plus qu'un autre.

Madame de Harleim avoit désiré qu'une tante dont Amélie devoit hé-

riter un jour, pût assister au mariage. L'arrivée de cette tante se trouva retardée par des motifs qui lui étoient particuliers, et les instances d'Auguste pour qu'on ne l'attendît pas furent toutes inutiles. Amélie, qui en gémissoit avec lui, fut bien loin comme on l'imagine d'en témoigner aucun chagrin en présence de Frédéric; et Frédéric, involontairement, lui sut un gré extrême de cette indifférence.

CHAPITRE VIII.

Enfin Amélie triomphoit, et sans que le mot d'amour eût jamais été prononcé, elle ne pouvoit douter de tout celui qu'elle inspiroit. Mais il ne suffisoit pas qu'elle-même le connût, il falloit que le comte fût éclairé à son tour sur la nature du sentiment qu'il éprouvoit à son insu; il falloit le conduire au point de choisir entre une maîtresse adorée et son frère. Amélie cherchoit le moyen d'y parvenir sans risquer tout, lorsque le hasard la servit au-delà de ses espé-

rances. Un soir elle étoit assise dans le jardin entre les deux amis. Auguste parloit du sort qui l'attendoit, lorsqu'uni à Amélie, tous les jours s'écouleroient près de deux êtres qui lui étoient si chers.

— « Ah ! Frédéric, s'écria-t-il, je tremble quelquefois de ne faire qu'un songe flatteur ! Trop de félicité me semble être mon partage. J'ai besoin de te voir, j'ai besoin de la regarder pour m'assurer de tout mon bonheur. Quoi ! Amélie sera ma femme ! Amélie m'appartiendra ! »

En disant ces mots, il la serra contre son cœur, et l'embrassa. A la vue de ce transport, le premier dont il eût été témoin, Frédéric pâlit; une sensation horrible bouleversa son âme, le voile tomba, et l'affreuse

jalousie lui fit reconnoître l'amour. Hors de lui, il se lève, il veut s'éloigner d'un spectacle qui le tue : Auguste surpris le rappelle. Le comte se retourne : sa pâleur, ses traits renversés effraient son ami. — « Frédéric, qu'as-tu ? dit Auguste, avec la plus vive inquiétude. » — « Je ne me sens pas bien, répond Frédéric, d'une voix foible. Sans doute la fraîcheur du soir... » Il n'achève pas, et retombe sur le siége qu'il venoit de quitter.

— « Tu te trouves mal ! s'écria Auguste. Amélie, prenez soin de lui, je cours chercher du secours. » Et Auguste dans le plus grand effroi, s'élance vers la maison, tandis qu'Amélie sourit à l'accomplissement de ses désirs.

— « Où voulez-vous aller ? dit-elle

à Frédéric qui sembloit vouloir suivre son ami. Restez, le grand air vous fera du bien. »

— « Amélie, répond le comte, Amélie, laissez-moi fuir ! laissez-moi m'éloigner ; je suis le plus malheureux des hommes ! »

— « Qu'avez-vous ? » dit la traîtresse.

— « Ne m'interrogez pas, laissez-moi mourir. Que ne suis-je mort avant d'avoir été témoin !..... Cruelle femme ! comment avez-vous pu...... devant moi !...... »

— « Que dites-vous ? reprit-elle, je ne vous comprends pas ? »

— « Hé bien, s'écrie Frédéric, ne me trouvez-vous pas assez coupable ? Faut-il vous faire jouir de toute ma honte ? Oui, continua-t-il en se jetant à ses

pieds, j'ai trahi l'amitié, l'honneur. Toi qui me les as fait oublier, punis-moi de mon crime. Je t'aime, Amélie, je t'idolâtre !.... »

Les marques du plus violent désespoir accompagnoient cet aveu. Il couvroit de larmes les mains d'Amélie, et Auguste lui-même en eût eu pitié, si Auguste avoit pu connoître ce qu'il souffroit alors.

— « Ah, Frédéric ! dit Amélie en soupirant, combien nous allons être malheureux ! »

— « Que dites-vous? reprit-il, n'aimez-vous pas Auguste? »

— « Hélas ! » répondit-elle, en feignant de répandre une larme.

— « Ah ! s'écria le comte, puisse cet instant devenir le dernier de ma vie ; mais dis une fois que tu m'aimes,

et que j'expire à tes pieds de remords et de bonheur! »

— « Oui, Frédéric, répondit Amélie d'une voix tremblante, oui, je vous aime. » Et Frédéric transporté, couvroit ses mains de baisers, lorsque la voix d'Auguste se fit entendre.

— « Levez-vous, dit Amélie, Auguste vient. »

A ces mots qui l'arrachent à son délire, le comte se leve dans le plus grand trouble. « Auguste! s'écrie-t-il, comment le voir! comment soutenir sa présence! ah! fuyons loin de lui; » et prenant une allée opposée, il sortit du jardin et bientôt de la maison.

A peine Amélie avoit-elle pu songer au moyen d'expliquer un départ aussi extraordinaire, qu'Auguste pa-

rut, suivi d'un domestique qui portoit différens cordiaux : étonné de ne plus trouver son ami, il interroge Amélie.

— « Et quoi! dit-elle, sans être émue, ne l'avez-vous pas rencontré? il m'a quittée se trouvant mieux. »

— « Sans doute il est dans la maison, » dit Auguste; et ils en prirent le chemin; mais lorsqu'un valet leur apprit que le ministre venoit de partir, Auguste marqua le plus grand étonnement. « Voilà qui est étrange, dit-il; Frédéric devient-il fou? » Puis se retournant vers le valet : « Il ne vous a rien dit? »

— « Il m'a seulement prié d'appeler ses gens, répondit ce dernier, et nous avons remarqué que son excellence étoit fort pâle. »

— « Je n'en reviens pas », répétoit Auguste ; et mille idées se présentoient à son esprit ; mais il en étoit une qui ne s'y seroit jamais offerte, et c'étoit la seule qui pût tout expliquer, tout éclairer. Amélie, dans le silence, suivoit ses mouvemens ; elle désiroit vivement qu'il soupçonnât la vérité ; mais elle ne vouloit pas la dire. Enfin ils se séparèrent, Auguste se promettant d'envoyer dès le point du jour chez son ami, et Amélie surprise au dernier point d'un tel aveuglement.

Elle passa la nuit dans la plus grande inquiétude ; quelque vive que fût la passion du favori pour elle, les remords qu'il lui avoit montrés lui faisoient tout craindre. Il n'avoit pu soutenir la présence d'Auguste ; il pouvoit encore sacrifier l'amour à

l'amitié. Maintenant qu'elle n'étoit plus près de lui, un sentiment d'honneur, qu'elle traitoit de foiblesse, pouvoit l'emporter sur tous ses charmes, et peut-être Frédéric l'avoit-il fui sans retour. Ces affligeantes réflexions éloignèrent le sommeil de ses yeux jusqu'au grand jour; enfin elle s'étoit endormie de fatigue, lorsqu'on lui annonça un message du ministre. Elle trembla en ouvrant l'écrit qui contenoit son sort, et ses tristes pressentimens furent justifiés lorsqu'elle y lut ce qui suit :

« Après une nuit passée dans les
» tortures, je reçois une lettre d'Au-
» guste, d'Auguste que nous avons
» tant offensé ! Ce digne, cet excel-
» lent ami tremble pour ma santé !
» il s'inquiète !...... Amélie, nous
» sommes bien coupables; mais que

» la raison et l'honneur nous em-
» pêchent de le devenir davantage.
» Auguste vous adore; il ignore tout;
» ne déchirons pas son cœur. Deve-
» nez son épouse; vous l'avez aimé;
» vous l'aimerez encore; et comment
» ne pas aimer Auguste! Son cœur
» n'est-il pas l'asile de toutes les ver-
» tus? Amélie, rendons-nous dignes
» de sa tendresse, faites son bonheur;
» oubliez un aveu que je n'aurois ja-
» mais fait, si le délire où j'étois
» plongé m'avoit laissé le maître de
» ma raison. Soyez heureuse! Qu'Au-
» guste reprenne tous ses droits sur
» votre âme. Adieu, Amélie, adieu,
» jusqu'au jour où je pourrai vous
» revoir sans trouble, jusqu'au jour
» où vous ne serez plus que ma sœur.
» Amélie! . . . Adieu donc pour
» jamais. »

Le porteur de cette lettre étoit parti sans attendre de réponse, selon l'ordre qu'il en avoit reçu ; et Amélie restoit les yeux fixés sur l'écrit, qui sembloit anéantir toutes ses espérances, lorsqu'une idée subite vint la frapper. Elle connoissoit toute la générosité d'Auguste ; elle résolut de lui faire connoître le secret du comte, et de le rendre ainsi l'arbitre de leur sort. La lettre qu'elle tenoit lui en fournissoit un moyen naturel ; il falloit, comme par accident, la faire tomber dans les mains d'Auguste, et rien n'étoit plus aisé. Amélie s'étant arrêtée à cette idée, reprit toute sa gaieté ; elle pouvoit encore devenir l'épouse du ministre, et l'amitié peut-être alloit se joindre à l'amour pour la conduire au but où son ambition brûloit d'atteindre.

Devant Auguste elle affecta toute la journée un air triste et rêveur, au point que plusieurs fois il lui en fit la remarque; mais elle évita d'y répondre. Enfin, se trouvant seule avec lui, elle crut l'instant favorable; elle se lève, et sort sous un léger prétexte, ayant soin de laisser à terre la lettre de Frédéric, entr'ouverte; Auguste l'aperçoit, la relève, il n'a pas plutôt reconnu l'écriture de son ami, qu'il croit pouvoir la lire..... Mais grand Dieu! que devint-il en découvrant le fatal mystère qu'elle renfermoit! il tombe anéanti sur son siége: « Ils s'aiment! s'écrie-t-il, ils s'aiment! » Et la mort a passé dans son âme. Toutes ses espérances de bonheur sont renversées à la fois: plus de maîtresse, plus d'ami, un instant

lui enlève tout. Amélie, Frédéric, lui paroissent deux monstres d'ingratitude et de fausseté. Il se rappelle leur conduite et la sienne, qui auroit dû les couvrir de honte, si leurs cœurs n'eussent pas été entièrement corrompus. — « Comment pouvoient-ils me trahir? dit-il en sanglotant. Comment ne rougissoient-ils pas de ma sécurité? Moi qui serois mort avant de les soupçonner! moi qui ne vivois que pour eux! Ils s'aimoient, et ma tendresse, et ma confiance, ne parvenoient pas à leur en arracher l'aveu! Et tous deux, tous deux me trompoient! » Mais bientôt en relisant le funeste écrit, Frédéric lui paroissoit moins coupable; il lui savoit gré d'avoir des remords. — « Hélas! reprit-il, sans doute hier le malheureux évitoit ma

présence : au moins n'osoit-il soutenir mes regards. Mais Amélie ! Amélie, ô Dieu ! si jeune ! quelle perfidie ! avec quel sang-froid elle m'assassinoit ! Comment aurois-je pensé qu'elle ne m'aimoit plus?...... Que dis-je ! m'a-t-elle jamais aimé? »

Comme il prononçoit ces mots, il crût entendre Amélie qni venoit le rejoindre. Hors d'état de supporter sa vue, il s'élance vers la porte, et sort de cette odieuse maison pour n'y jamais rentrer.

Il semble que l'agitation du corps soit un moyen de calmer l'esprit. Auguste par un mouvement machinal, traversa toute la ville d'un pas rapide, et se trouva bientôt dans les champs. Il étoit tout à fait nuit, le ciel brilloit de mille étoiles, et la nature

avoit cet aspect imposant qui transporte l'homme vers les idées élevées. Auguste s'arrêta, et contemplant ce beau spectacle, il sentit son cœur plus tranquille; un sentiment mélancolique prit la place du désespoir. Il se trouvoit près du lieu consacré aux sépultures; le mur en étoit dégradé en plusieurs endroits, il le franchit, et s'assit près d'une petite pyramide, élevée sur la dépouille d'un être, qui sans doute avoit souffert aussi. Auguste considéroit avec une tristesse religieuse ce dernier asile de l'homme, et le souvenir de la comtesse de Waltoff vint frapper sa mémoire. — « O ma mère! s'écria-t-il, si ton âme bienheureuse tient encore à la terre! si tu peux suivre dans ce misérable monde les objets que ton cœur a chéris! avec

quelle douleur vois-tu tes enfans désunis ! Lorsqu'en expirant tu joignis leurs mains, aurois-tu pu croire qu'un jour ils cesseroient de s'aimer? que Frédéric déchireroit l'âme d'Auguste, et lui raviroit tout son bonheur? Le cruel amour a rompu les liens que tu te plaisois à former : ainsi je n'ai plus de frère ; ainsi ton dernier désir ne sera pas accompli. Je ne serai pas, dans cette triste vie, le compagnon, l'ami, le soutien de Frédéric. » A ces mots un torrent de pleurs vint soulager l'infortuné Auguste. Il tira de son sein la lettre de Frédéric à Amélie, et s'approchant d'une lampe qui brûloit dans une petite chapelle, il relut ce fatal écrit. Toutes les expressions lui en parurent touchantes. La douleur et le repentir qui s'y peignoient

si vivement attendrissoient son âme, au point que l'ami de son enfance, reprenoit peu à peu tous ses droits sur son cœur. Il se représentoit Frédéric combattu par une passion terrible, souffrant ce qu'il souffroit lui-même, et plus digne de pitié que de courroux. — « Eh quoi ! s'écria-t-il, n'ai-je donc promis de l'aimer qu'autant qu'il ne nuiroit point à mon repos ? ai-je cru l'amitié exempte de sacrifices et d'indulgence ? si mon frère a manqué de confiance envers moi, dois je manquer de générosité ? non, non, Frédéric connoîtra ce cœur auquel il a craint de s'adresser, et s'il le faut, Auguste mourra de sa douleur, mais il aura fait son devoir. »

Emporté par ce mouvement, Auguste prend le chemin de son logis,

et à peine y est-il arrivé, qu'il écrit à son ami la lettre suivante :

« Je sais tout, Frédéric ; le hasard » a fait tomber dans mes mains la » lettre que tu as adressée ce matin à » Amélie. Il est donc vrai que tu as » pu dissimuler avec ton frère ! Pour » la première fois depuis notre en- » fance, tu n'es pas venu te confier » à lui ! Frédéric, je le sens, je » serois moins malheureux si tu » eusses ouvert ton cœur à celui qui » te plaint, et qui t'aime encore. » Amélie te préfère ; jouis de ton » bonheur sans remords et sans » trouble. Je te pardonne tout ; du » fond de mon cœur, Frédéric, je » te pardonne. Mais je ne veux plus » te revoir que son époux. »

Auguste fit partir ce billet sur-le-

champ. Satisfait de lui-même, il étoit plus tranquille; d'ailleurs il venoit d'agir, de prendre un parti, ce qui soulage toujours un peu; mais combien il étoit loin de ce calme qui fait espérer que l'on se consolera ! L'image d'Amélie se retraçoit à son esprit avec tous ses premiers charmes. On peut aimer long-temps encore l'être qu'on n'estime plus, non tel qu'il s'offre alors à nos yeux, mais tel que nous le voyions avant qu'il ne fût démasqué; on pleure un mort, et avec plus d'amertume peut-être que s'il étoit réellement au tombeau. Pour qu'une passion violente s'éteignît tout à coup, il faudroit qu'elle ne laissât pas de souvenirs. Ces souvenirs si doux et si cruels, on les épuise tous avant de retrouver la paix. Auguste revoyoit

Amélie dans les premiers temps de sa liaison avec elle, il entendoit sa douce voix l'assurer de l'amour le plus tendre, et sa raison s'efforçoit en vain de combattre sa mémoire. — « Heureux Frédéric! pensoit-il, c'est pour toi désormais qu'elle sourira, c'est sur toi qu'elle jettera ces regards enchanteurs qui m'enivroient d'amour.... Que dis-je! Frédéric lui-même ne peut-il pas être le jouet de sa coquetterie? Qui le rendra certain des sentimens qu'elle sait si bien feindre?.. Hélas! en est-il moins fortuné! Qu'importe à son bonheur qu'il soit aimé réellement ou qu'il croie l'être? Nos plaisirs sont-ils autre chose que des illusions! N'ai-je pas joui de mon erreur? Ah! que ne suis-je encore trompé! »

Amour-propre à part, Auguste avoit raison. Mais, plus heureux cependant celui dont les jouissances reposent sur une réalité, puisque tout aveuglement a son terme !

CHAPITRE IX.

Auguste passa la nuit entière dans la plus affreuse agitation. Hors d'état de prendre aucun repos, il ne voulut pas se coucher : il essayoit en vain d'ouvrir un livre, une foule de sensations douloureuses s'opposoient à ce qu'il pût fixer son esprit sur un autre sujet que sur celui de sa peine. Enfin, le jour paroissoit depuis peu sans lui apporter de calme, lorsqu'il entendit sonner à la porte de son appartement : il craignit d'abord qu'il ne fût arrivé quelqu'accident dans la

maison ; son domestique n'étoit pas encore levé : il alla ouvrir lui-même ; et Frédéric, pâle et défait, se précipita dans ses bras.

« Auguste ! s'écria Frédéric, dis que tu m'aimes encore ! dis que tu me crois encore un honnête homme, ou fais moi mourir à l'instant ! »

— « Que viens-tu faire ici ? » dit Auguste, qu'un premier mouvement porta à se dégager et à s'éloigner de quelques pas.

— « Tu me repousses ! reprit le comte avec l'accent du désespoir. Tu me repousses ! Ah ! c'en est fait, il me méprise ! je suis perdu ! perdu ! »

— « Non, non, répondit Auguste, se rapprochant, je ne te méprise pas ; je t'aime encore, Frédéric. Ta démarche, l'état où je te vois, ranime-

roient ma tendresse, si elle avoit pu s'éteindre. Mais j'ai besoin d'être seul pendant quelques jours; respecte mon desir; occupe-toi de ton bonheur. Quand tu seras son époux, je te reverrai toujours, toujours avec plaisir, mon frère, » ajouta-t-il en lui tendant la main.

— « Auguste, écoute, dit Frédéric, je te fais plus de mal que ne pourroit t'en faire le plus cruel ennemi; mais le ciel m'est témoin que mon crime est involontaire. Je ne t'ai point trompé, mon cher Auguste; je me trompois moi-même, et cette cruelle passion s'étoit développée dans mon cœur sans que je la connusse. Je croyois n'aimer Amélie que comme une sœur; elle a dû te dire...... »

— « Amélie ne m'a rien dit, » répondit Auguste.

— « Hé bien, reprend Frédéric, c'est avant-hier, seulement que j'ai connu le véritable état de mon cœur; ce baiser que tu lui donnas, ce fatal baiser m'ouvrit les yeux. Je sentis que je l'adorois. Tu n'as pas oublié mon trouble? Auguste, ma raison étoit égarée. Tu nous laissas seuls, et mon secret m'échappa. Sans doute je devois fuir, je devois me taire : mais que peut un homme hors de lui? que peut un homme dans le délire? Et maintenant, Auguste, maintenant, cet amour qui m'a rendu si coupable, je ne le vois qu'avec horreur! je n'éprouve plus d'autre sentiment que la douleur affreuse d'avoir déchiré ton cœur. Aux dépens de mes jours, je voudrois te rendre le bonheur dont tu jouissois encore hier. Je sens qu'il

m'est impossible de vivre sans être aimé de toi. Je sens que tu m'es plus cher qu'Amélie elle-même...... Me crois-tu? »

— « Oui, dit Auguste, je te crois. »

— « Mais pourras-tu me pardonner? ne perdrai-je ni ton estime, ni ta confiance? Songe qu'il te sera impossible de m'abuser; songe que nous n'avions qu'une âme, hélas! au point que mon silence jusqu'à ce jour te prouve l'aveuglement où j'étois plongé, et la bonne foi qui seule est mon excuse. Mais toi, comment n'as-tu pas ouvert les yeux? comment n'as-tu pas reconnu toute la force du charme qui m'entraînoit vers elle? »

— « Le moindre changement dans Amélie m'eût éclairé sans doute, répondit Auguste, mais elle étoit la même, et...... » Il s'arrêta.

— « Ah ! sans doute, elle craignoit de déchirer ton cœur ! » Auguste ne répondit rien.

— « Elle n'ignoroit pas, continua Frédéric qui suivoit sa propre idée, que son amour seul pouvoit payer ton amour. L'estime, la tendre affection qu'elle a pour toi, n'auroient pas suffi pour te consoler. Je ne le sens que trop depuis que je lis clairement dans mon cœur, l'assurance d'une froide amitié me seroit maintenant odieuse, et tu l'aimois comme je l'aime. Quelle fatalité m'a fait désirer de la connoître avant que vous fussiez unis ! Si elle eût été ton épouse... » Il jeta un regard sur Auguste, dont les yeux étoient fixés vers la terre, et s'interrompit tout-à-coup. « J'entends ta pensée, reprit-il ; oui, dès lors

elle étoit ton épouse ; elle devoit l'être à mes yeux. Je suis le plus coupable des hommes. »

— « Non, non, dit Auguste, je te juge moins sévèrement. Je sais trop quel empire l'amour doit prendre sur ton âme ; et, d'ailleurs, Amélie t'aime. Elle te l'a dit, sans doute ? ajouta-t-il, en s'efforçant de paroître tranquille. »

— « Je dois te l'avouer, » répondit le comte.

Elle me donnoit la même assurance, pensa Auguste, dont un sourire amer vint effleurer les lèvres, mais qu'un sentiment de dignité obligeoit au silence.

— « Et cependant, tous deux, tous deux, reprit Frédéric, nous en sommes

séparés sans retour. Elle ne peut être ton épouse ni la mienne. »

— « Et pourquoi ne seroit-elle pas la tienne, puisqu'elle te préfère? puisque..... »

— « Tu me le demandes, Auguste, lorsque tu l'aimes, lorsque tu souffres? » répondit Frédéric, d'un ton touchant où perçoit le reproche.

— « Oui, je souffre, je souffre beaucoup, dit Auguste, en lui prenant la main. Mais penserois-tu que ton malheur puisse jamais être ma consolation? Ne devons-nous pas espérer, au contraire, que le temps et la raison viendront plus aisément à mon secours, lorsque je penserai que du moins Frédéric est heureux? Fais que je n'aie que ma peine à porter.

Je suis sûr d'être plus tranquille dès que tu seras son époux. »

— « Jamais ! jamais ! » s'écria le comte.

— « Frédéric, reprit Auguste, interroge ton cœur, et parle-moi, comme nous nous parlions jusqu'à ce jour. Crois-tu pouvoir cesser d'aimer Amélie ? »

— « La chose est maintenant impossible, » répondit Frédéric, sans hésiter.

— « Hé bien, moi, je le puis, reprit Auguste, qui n'éprouvoit alors en effet qu'un vif ressentiment contre l'ingrate. Je suis certain d'oublier Amélie. N'est-elle pas morte pour moi, le jour qu'elle a partagé ton amour? Nulle puissance ne peut me la rendre, et toi-même tu le sens. Ne me fais

donc point un sacrifice inutile. Deviens son époux, ou je pars aujourd'hui même pour ne revenir jamais. »

— « Quoi! dit Frédéric, je m'unirois à celle pour qui tu ne peux plus éprouver maintenant que de l'amour ou de la haine! Je formerois un lien qui doit rompre tous les nôtres! Crois-tu que je puisse vivre sans te voir? »

— « Nous nous verrons toujours, si tu cèdes à mes vœux. Je ne pourrois dire aujourd'hui quel sentiment succédera dans mon cœur à celui que m'inspiroit Amélie; mais sans doute l'indifférence..... »

— « L'indifférence! non, non, jamais! Il faut l'idolâtrer ou la haïr. Tu l'aurois donc aimée bien foiblement? » s'écria le comte avec feu.

— « Et toi, vois à quel point tu

l'aimes! » dit Auguste en souriant péniblement.

— « Je ne prétends pas le nier, dit Frédéric : je l'adore. Elle est la seule femme qui m'ait fait connoître le charme inexprimable qui existe dans l'amour. Un mot d'elle a le pouvoir de calmer mes peines, de me les faire oublier. Son regard, le son de sa voix, bouleversent tous mes sens; je ne l'ai jamais quittée sans penser avec délices que je la reverrois le lendemain; et cependant, que je meure à l'instant, si je puis supporter l'idée de la posséder jamais, de te rendre témoin d'un bonheur qui devoit être le tien! Non, non, cette idée affreuse change à l'instant l'état de mon âme, et je ne crois plus aimer Amélie. »

— « Tu doutes de mes forces; tu me

juges d'après toi-même, et tu crains mon désespoir; mais songe que je ne suis pas aimé; que j'ai cru l'être, ajouta-t-il en baissant la voix. Et tu compteras davantage sur ma raison. Revois Amélie sans remords, sans chagrin; et si dans quelque temps ton cœur n'a point changé, si tu l'aimes, si tu l'estimes (il appuya sur ce mot) comme tu le fais aujourd'hui, deviens son époux sans hésiter et sans me plaindre. »

— « Ah! sans doute, répondit le comte, le temps ne feroit qu'augmenter la force du sentiment qu'elle m'inspire; car je connois bien son âme: chaque jour on la trouve plus belle. »

Auguste regarda son ami en étouffant un soupir, et il se tut.

— « Mais je ne puis la revoir, continua Frédéric; non, je ne le puis. Je sens trop quelle douleur me poursuivroit près d'elle! Ton idée seroit là, toujours là. Tu ignores combien je me hais, combien je me méprise, et que ce n'est qu'avec toi que je me sens soulagé. »

Une larme vint mouiller les yeux d'Auguste. — « Je te comprends, dit-il du ton le plus tendre, je te comprends. Mais si tu ne peux vivre sans moi, es-tu sûr de pouvoir vivre sans Amélie? »

— « Hélas! je l'ignore. »

— « Et lorsque je t'offre le moyen de nous conserver tous deux, tu veux nous perdre l'un et l'autre; car je partirai, je partirai pour toujours. »

Le caractère d'Auguste ne permet-

toit pas de douter qu'il n'exécutât sa menace. Le comte étoit hors de lui-même. Il ne voyoit plus de bonheur possible, ni pour lui, ni pour tout ce qui lui étoit cher, et il repoussoit toutes les pensées, toutes les réflexions qui lui présentoient distinctement l'état actuel de son âme et un cruel avenir comme autant de coups de poignard. Auguste, toujours ferme, et toujours calme en apparence, parvint à lui arracher la promesse de retourner chez Amélie, et s'engager à la revoir : c'étoit s'engager à tout. Il le chargea d'une lettre pour madame de Harleim, dans laquelle il disoit simplement qu'une affaire très-pressante le forçoit à s'absenter pour quelques jours. Tandis qu'il écrivoit, le comte parcouroit

la chambre dans un état d'angoisse difficile à décrire. Il frémissoit également à l'idée d'épouser Amélie ou de renoncer à elle ; deux sentimens trop chers partageoient son âme, pour qu'il lui fût possible de prendre une décision, et dans cette cruelle incertitude, il cédoit à l'ascendant qu'Auguste avoit toujours eu sur lui, d'autant plus aisément, qu'il n'étoit pas en sa puissance de s'arrêter alors à un parti quelconque.

« J'espère, cependant, dit-il à Auguste, que tu me laisses libre, entièrement libre ? »

— « Certainement, » dit Auguste, en lui donnant sa lettre tout ouverte.

Frédéric lut, et se sentit soulagé en voyant qu'il lui restoit du temps ;

car il est des momens dans la vie où l'on croit tout sauvé si l'on a jusqu'au lendemain. Sans se flatter souvent que l'état des choses changera, on éprouve le besoin de reprendre ses forces et la faculté d'agir. D'ailleurs, le premier intérêt pour Frédéric alors, étoit de connoître la véritable situation du cœur d'Auguste. Auguste étoit trop généreux pour que la tranquillité qu'il montroit ne fût pas suspecte; mais, quel que fut l'empire qu'il avoit sur lui-même, dans de longs entretiens, un mot pouvoit trahir ou un ressentiment plus vif, ou des regrets plus douloureux, et ce mot, s'il étoit prononcé, étoit l'arrêt d'Amélie. Le comte, que ses devoirs appeloient près du roi, quitta donc son ami, se promettant de le revoir le soir même, et de l'observer avec un tel soin,

qu'aucun repli de cette âme noble et blessée ne pourroit lui échapper.

Le malheur qui nous vient par un être que nous chérissons est bien certainement le plus cruel de tous, puisqu'il nous enlève du même coup nos plus grands moyens de consolation. en toute autre circonstance, c'est auprès de Frédéric qu'Auguste auroit été chercher du soulagement à sa peine, et la présence de Frédéric n'étoit alors pour lui qu'un nouveau supplice. La vue d'un rival préféré fait toujours éprouver un sentiment pénible à l'homme le meilleur et le plus raisonnable. D'ailleurs par une fierté bien naturelle, Auguste s'étoit interdit tout reproche contre Amélie; ainsi pour la première fois de sa vie, il avoit dissimulé avec son ami, et peut-être son silence étoit-il coupable,

et pouvoit-il causer le malheur de Frédéric! « Oui, pensoit Auguste, il eût été plus généreux de me plaindre, de lui faire connoître avec quelle fausseté la coquette s'est jouée de mon amour, et de le faire trembler pour lui-même..... Mais, que dis-je! n'est-il pas trop aveuglé pour me croire! n'auroit-il pas attribué mes discours au dépit, au ressentiment? Nous jugeons la même action d'une manière bien différente, selon qu'elle nous flatte ou qu'elle nous blesse, et nous excusons facilement une infidélité, lorsque nous en sommes l'objet! » Auguste finit donc par s'applaudir d'avoir eu la force de se taire, surtout lorsqu'il songea que le brillant comte de Wolendorf, ministre et favori, avoit bien plus qu'un autre les moyens de fixer une femme vaniteuse, et que,

même au défaut d'amour, Amélie lui seroit toujours attachée par des sentimens d'orgueil et de reconnoissance. Quant à lui, sentant l'impossibilité de vivre avec Frédéric dans l'état de gêne où les mettoit leur situation présente, il résolut de quitter la ville pour quelque temps. Il écrivit à son ami la lettre la plus affectueuse dans laquelle il l'instruisoit de son départ et de la résolution où il étoit de ne point revenir qu'Amélie ne fût mariée, quelque fût l'époux qu'elle choisiroit. Il s'excusoit de son silence sur le lieu de sa retraite, et terminoit ainsi : « Mon âme est plus calme; avant peu, » je le sens, mon esprit sera entière- » ment libre. J'emporte des livres; je » travaillerai beaucoup; tu sais quelle » ressource les lettres ont toujours été

» pour moi? Sois donc tranquille sur » la manière dont s'écoulera mon » temps jusqu'au jour où nous nous » reverrons, sans nous cacher une » pensée, sans qu'une gêne réciproque » enlève à nos entretiens le charme » qu'ils avoient autrefois. Crois-moi, » nous nous aimons trop pour que » nous puissions vivre ensemble au- » trement que nous n'avons fait jus- » qu'ici. Une absence éternelle nous » coûteroit peut-être moins ; mais la » mienne ne le sera pas. Il y a pour » toi dans mon cœur une tendresse » qui doit triompher de tout, et me » donner du bonheur en dépit de la » destinée. »

Auguste envoya sa lettre, et partit aussitôt.

CHAPITRE X.

En quittant son ami, Frédéric avoit été obligé de se rendre chez le roi, qu'il devoit suivre à la chasse, en sorte que la lettre d'Auguste ne lui fut remise que le soir. Il en pesa chaque mot, tremblant d'en trouver un seul qui n'annonçât point du calme et de l'affection, et le résultat de cet examen ne contribua pas peu à soulager son âme. Le lendemain cependant, il hésita long-temps avant de se décider à porter lui-même le billet dont il étoit chargé pour madame de

Harleim ; mais comment abandonner Amélie aux angoisses de l'inquiétude qu'elle devoit éprouver? Que penseroit-elle d'une conduite aussi cruelle? Madame de Harleim, qui sans doute seroit surprise du billet d'Auguste, alloit encore l'embarrasser par ses discours. Qui la guideroit, qui la protégeroit dans une situation aussi épineuse? Et n'étoit-il pas le seul auteur de toutes ses peines! Amélie ne devoit-elle pas compter sur lui, uniquement sur lui? Rien ne tint contre cette dernière idée; et Frédéric, le soir même, se rendit chez madame de Harleim. Il fut charmé d'y trouver plusieurs personnes dont la présence le préservoit d'une longue conversation sur le départ de son ami. Le billet d'Auguste et son absence, tout

parut simple à madame de Harleim, qui remarqua seulement qu'Auguste ne lui fixoit pas le jour de son retour. — « Mais cela ne peut être long sans doute? » ajouta-t-elle. Le comte répondit par un signe de tête, et tout finit là. Frédéric avoit à peine osé jeter un regard sur Amélie, qui, pâle et défaite, se tenoit dans un coin du salon. L'état d'agitation dans lequel elle avoit passé ces deux derniers jours, avoit en effet beaucoup altéré ses traits, et le comte ne put observer son changement sans être touché jusqu'à l'âme. Il s'approcha d'elle, et saisissant un moment où personne ne pouvoit l'entendre : — « Il faut que je vous voie seule, lui dit-il, il le faut absolument. » Amélie concevoit les plus grandes

espérances du prompt retour de Frédéric. Elle fut loin cependant de le témoigner, et d'un air qui auroit attendri le cœur le plus dur : — « Vous ne m'abandonnez donc pas ? » dit-elle au comte.

— « Eh ! le puis-je ! » répondit-il, en levant les yeux au ciel, et avec cette franchise qui le rendoit si aimable.

— « Vous avez remis une lettre à ma mère ? »

— « Oui, mais elle ne vous apprendra rien. » Et comme quelqu'un s'approchoit. — « A quelle heure puis-je vous voir demain ? »

— « Toute la matinée. Ma mère doit sortir, » répondit Amélie.

La personne qui venoit les interrompre, étoit un homme qui sollicitoit de l'emploi dans les bureaux du

ministère, et pour lequel madame de Harleim avoit déjà parlé à Frédéric.

— « Oserois-je, dit-il en s'approchant timidement, oserois-je demander à son excellence si elle a daigné penser à moi ? »

— « Monsieur, répondit le comte, qui ne put déguiser son humeur. Il m'est impossible maintenant.... »

Le pauvre homme devint pâle, et se retira de quelques pas, regardant toutes ses espérances comme perdues.

— « Mon cher monsieur, reprit aussitôt Frédéric, et du ton le plus doux. Il m'est impossible maintenant de faire pour vous tout ce que je désirerois faire. La place que je puis vous offrir vous paroîtra peut-être trop modique ? »

— « Non, non, monsieur le comte,

répondit le solliciteur avec joie. Toute place paroît bonne à celui qui n'a pas d'autres moyens de nourrir sa femme et ses enfans. Depuis six mois que j'ai perdu la mienne, j'ai trop appris par leurs souffrances à n'en dédaigner aucune. »

— « Hé bien, vous pouvez vous regarder comme placé, dit le comte ; venez me trouver après demain, je ferai pour le mieux. »

— « Ma famille et moi, reprit cet homme, d'un air attendri, nous devons le bonheur à votre excelllence. Dieu le lui rende ! »

— « Je vous remercie, dit le comte, qui regardoit tristement Amélie ; et je vous jure que pour être heureux désormais, j'ai grand besoin des vœux des honnêtes gens. » Il s'efforça de

sourire en achevant ces mots, et sortit peu de minutes après.

Le lendemain matin, en effet, Amélie étoit seule lorsque Frédéric arriva chez elle. Il se hâta de l'instruire dans le plus grand détail de tout ce qui s'étoit passé entre lui et Auguste. Mais, quoique tous ses discours fussent des preuves nouvelles de la violence de son amour, Amélie ne l'écoutoit pas sans un dépit secret. Nulle coquette n'aime à tenir la seconde place dans le cœur de ses esclaves; nulle femme n'est flattée de se voir l'objet d'un combat dans lequel chacun offre de la sacrifier. Cependant, à travers le trouble, les remords et l'hésitation du comte, la passion la plus effrénée se montroit toujours. Amélie le voyoit tour-à-

tour l'assurer qu'il ne pouvoit vivre sans elle, et jurer de la fuir à jamais plutôt que de perdre Auguste. La véritable amitié n'est connue que des belles âmes, et Amélie s'étonnoit de la force d'un sentiment qu'elle ne pouvoit comprendre. Afin d'en triompher cependant, elle employa le seul moyen qui pouvoit lui conserver Frédéric. Dans l'intention apparente de le consoler, elle lui représenta adroitement à quel point Auguste avoit toujours été maître de ses passions, combien même il étoit peu susceptible d'en éprouver de violentes. — « Jamais, dit-elle, jamais je n'ai cru être vivement aimée de votre ami. Décidé à se marier, il avoit jeté les yeux sur moi, comme il les auroit jetés sur une autre. Pendant un an à

peu près, il a pu me voir tous les jours, m'observer de sang-froid, sans me dire qu'il m'aimoit, sans chercher à savoir si... »

— « Il n'avoit rien ! s'écria Frédéric d'un ton déchirant. Il m'avoit alors donné toute sa fortune ! Oui, oui, Amélie, voilà pourquoi il se taisoit ! »

Amélie resta quelques momens dans le silence, et Frédéric se félicita d'avoir fait naître en elle un mouvement d'admiration pour Auguste. Elle reprit cependant.

— « Puisqu'il vous aime à ce point, laissez-moi donc me flatter qu'il ne peut éprouver contre vous aucun ressentiment. J'ai besoin de penser, ajouta-t-elle en versant quelques larmes, que je n'ai pas pour long-

temps troublé votre bonheur. Qu'avant peu vous le reverrez, calme, ne regrettant rien, et qu'une si tendre amitié doit l'emporter sur tout. »

« Hélas! il me l'écrit, répondit Frédéric, en tirant la lettre d'Auguste; il la relut avec Amélie, qui eut grand soin de lui faire remarquer combien le style annonçoit un esprit tranquille, un cœur déjà guéri. Comment croire en effet, que le sage Auguste laissât jamais prendre à l'amour un grand empire sur son âme? que de ressources n'avoit-il pas en lui pour être promptement consolé? et à quel homme la perte d'une maîtresse devoit-elle moins coûter? Tous ces discours soulageoient le cœur de Frédéric, et le persuadoient peu à peu; car les passions nous font

toujours saisir avidement les raisons bonnes ou mauvaises, qui mettent d'accord notre conscience et nos désirs. Il partit cependant sans avoir prononcé un seul mot qui pût donner à Amélie l'assurance d'un succès complet; mais il avoit promis de revenir le lendemain, et c'étoit tout pour elle; car il ne se passa plus un jour sans qu'il revît l'enchanteresse, et quelquefois elle parvenoit à éloigner entièrement de lui le souvenir d'Auguste; c'étoit pour peu d'instans, à la vérité. Cependant Amélie ne fut pas plutôt convaincue d'avoir fait ce nouveau progrès dans le cœur de son amant, qu'elle jugea qu'il étoit temps de porter les derniers coups.

Un matin, le comte vint, et trouva Amélie seule. Il fut frappé de la tris-

tesse extraordinaire qu'elle feignoit de vouloir cacher. Il la questionna à cet égard avec tant d'inquiétude et de tendresse, qu'elle finit par avouer que sa mère, étonnée de voir l'absence d'Auguste se prolonger aussi long-temps, l'avoit questionnée la veille de la manière la plus pressante, au point qu'elle s'étoit vue forcée de répondre que le baron de Mulden, s'étant convaincu de la froideur des sentimens qu'il lui avoit inspirés jusqu'alors, avoit enfin résolu de renoncer à sa main. — « Je n'en ai pas dit davantage, ajouta-t-elle, et je suis parvenue, quoiqu'avec bien de la peine, à ne vous compromettre en rien dans tout ceci; mais ma mère est indignée contre le baron, contre moi; elle prétend que la rupture d'un ma-

riage, annoncé aussi publiquement, me fera le plus grand tort, et je vais être tourmentée d'une manière affreuse. » Quelques pleurs accompagnoient ce discours, qui déchiroit l'âme de Frédéric.

— « Amélie, dit-il en lui prenant la main, chère Amélie, que ferons-nous ? je ne puis supporter l'idée d'être l'auteur de vos peines ! »

— « Aussi étois-je résolue à vous les cacher, répondit-elle avec tendresse, n'êtes-vous pas assez malheureux ? »

— « Oui, je le suis cruellement ! dit le comte en se levant et en marchant dans la chambre, de l'air le plus agité. Et si du moins nos sacrifices pouvoient rendre le bonheur à Auguste ! . . . . ; mais nous ne pouvons que souffrir tous les trois, tous les

trois ! répéta-t-il avec l'accent du désespoir. Et vous, Amélie, reprit-il, chère et douce créature ! qui ne vous permettez aucune plainte ! qui voulez me cacher vos peines ! tandis que vous êtes réellement notre victime ! . . . » Il porta la main à son front, comme pour se rendre maître de son attendrissement ; puis il reprit : « Ecoutez, Amélie, je suis hors d'état maintenant de vous conseiller et de prendre un parti quelconque ; il faut que je sache si Auguste..... Je vais passer chez lui moi-même..... Je questionnerai, je saurai, peut-être....... Enfin demain matin je vous verrai, entendez-vous, Amélie, demain matin. Mais au nom du Ciel ! prenez courage ; ne pleurez plus. Ah ! si tu savois quel mal me font tes larmes ! » dit-il, en la serrant

dans ses bras. Puis, sentant toute sa foiblesse, il sortit précipitamment.

Toutes les démarches du comte, pour connoître le lieu qu'habitoit Auguste, furent infructueuses. Il lui répugnoit beaucoup de se servir, pour le trouver, des moyens que lui donnoit son pouvoir comme ministre. Cette recherche, d'ailleurs, exigeoit encore du temps, et c'étoit le lendemain qu'il avoit en quelque sorte promis à Amélie de lui déclarer sa résolution; il n'en avoit cependant encore pris aucune, lorsqu'il se rendit chez elle. Il la trouva en larmes, et il apprit que Madame de Harleim n'avoit trouvé qu'un moyen de sauver la réputation de sa fille, c'étoit de lui faire épouser le plus promptement possible un vieillard fort riche, qui se trouvoit

trop heureux de remplacer le baron de Mulden.

— « Ma mère exige, dit-elle en sanglottant, que le mariage se fasse sous quinze jours, et, moi j'aime mieux mourir. » Frédéric, accablé de ce nouveau coup, cherchoit à rassembler ses idées, lorsque madame de Harleim entra dans la chambre.

Amélie avoua à sa mère qu'elle avoit tout dit au comte.

— « J'en suis charmée, répondit madame de Harleim; malgré son amitié pour M. de Mulden, M. le comte n'a jamais cessé de nous témoigner de l'intérêt; je le fais juge entre nous. » Alors elle entra dans le détail de tous les avantages que présentoit le mariage dont il étoit question. On ne pouvoit y trouver à redire que la

différence d'âge. Et, combien de jeunes personnes avoient épousé des vieillards, sans qu'une situation aussi désagréable que celle où se trouvoit Amélie les y eût contraintes? Quels propos l'éloignement du baron n'alloit-il pas faire tenir dans la société? Un mariage brillant sous le rapport de la fortune faisoit taire tout le monde. »

Madame de Harleim parla long-temps et ne négligea rien pour convaincre ses deux auditeurs. Frédéric, les yeux baissés vers la terre, paroissoit plongé dans ses réflexions; mais de temps en temps Amélie interrompoit doucement sa mère, en la suppliant de ne point forcer son inclination, et de lui permettre de ne se point marier, puisqu'elle aimoit mieux mourir que d'accepter l'époux qui se présentoit.

Enfin, madame de Harleim avoit épuisé toute son éloquence, lorsque voyant l'impossibilité de persuader Amélie, elle s'écria : « Eh bien! cruelle enfant, sachez donc tout ; je ne crains pas de m'expliquer devant M. le comte. Sachez que vous êtes entièrement ruinée. Le produit de la terre que vous m'avez fait vendre est dissipé, et nous sommes toutes deux dans la misère. Qui voudra vous épouser maintenant? qui? »

— « Moi, madame? dit Frédéric, se levant avec dignité; moi, et je vous la demande, » ajouta-t-il en prenant la main d'Amélie, dont les regards semblèrent remercier le Ciel. Madame de Harleim exprima la plus vive surprise, mais la plus grande joie. Toutes les

larmes se séchèrent, et le comte demanda que le mariage se fît le plus tôt possible.

FIN DU PREMIER VOLUME.